

LA SITUATION

DOULEURS, DANGERS, DEVOIRS,

CONSOLATIONS DES CATHOLIQUES, DANS LES TEMPS ACTUELS.

PAR MONSIEUR GAUME, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE.

Custos, quid de nocte?
Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ?
Is. XXI, 11.

Paris, Gaume frères et J. Duprey, éditeurs, 4, rue Cassette, 1860
LETTRES A M. J. DE F**, AU CHATEAU DE B.

DOULEURS

LETTRE I

CHER AMI,

Vous me rappelez OU ALLONS-NOUS ? Cet ouvrage, publié il y a seize ans, est à vos yeux l'histoire anticipée de ce que nous voyons, et vous me priez de dire en 1860, ce que je pense de la situation de l'Europe, comme je le disais en 1844. Je laisse à votre amitié la responsabilité de son jugement. Quant aux désirs de savoir où nous en sommes, à part ce qu'ils ont pour moi de personnel, qui pourrait les blâmer ? Ils ne sont que trop justifiés par la gravité des circonstances.

A certaines heures du jour, le soleil brille de tout son éclat. L'homme peut alors se livrer à ses occupations et marcher sans crainte de perdre sa route. Mais il vient un moment où le soleil passe au-dessous de l'horizon. Sans disparaître entièrement, les objets s'obscurcissent et s'effacent. Bientôt la nuit se fait, et nul ne peut plus, sans péril, travailler ni marcher¹.

Cette alternative de lumière et de ténèbres a lieu dans le jour qu'on appelle la vie : vie des nations aussi bien que des individus. Lorsque le soleil de la foi brille sur elles, les sociétés marchent sans crainte de s'égarer. Mais il arrive des époques où l'erreur, longtemps ménagée, finit par amonceler des nuages qui obscurcissent l'horizon. La vérité ne projette plus, sur la plupart des intelligences, que des lueurs douteuses. Le danger de s'égarer devient imminent.

A ces heures redoutables une sorte de vertige semble tomber sur le monde. Les têtes tournent. Les mots changent de signification. Les plus fermes esprits ne raisonnent plus, les autres déraisonnent complètement. Dans le conflit incessant des opinions contradictoires, les convictions chancellent. L'incertitude du vrai engendre l'incertitude du droit. De là, une foule de jugements erronés et, trop souvent, d'actes éternellement regrettables.

Si nous n'en sommes pas là, voilà du moins où nous allons. La nuit se fait en Europe. Je ne vous en citerai qu'une preuve. Un procès, sans exemple comme sans nom dans l'histoire, est fait à la papauté. Depuis dix mois, des nations, filles de l'Église, plaident publiquement contre leur mère. Elles l'accusent de beaucoup de choses et demandent qu'on la dépouille. Pour ou contre, toute l'Europe a pris part aux débats. La cause paraît être entendue. En ce moment, la sentence se rend à coups de canon. Prisonnier, fugitif ou martyr, le Père des chrétiens mangera désormais le pain de l'aumône et ne saura où reposer sa tête. Les uns disent : bien jugé. Les autres : c'est un fait accompli. Quelques-uns : c'est un parricide.

En présence de ces jugements opposés, **le droit du catholique est de demander au prêtre la lumière nécessaire pour éclairer le présent et pour orienter l'avenir : Sentinelle, qu'en est-il de la nuit ? Le devoir du prêtre est de répondre.** Pour l'accomplir, autant qu'il est en moi, je vous envoie ces quelques pages. Elles auront atteint leur but, si elles contribuent à mettre l'esprit et le cœur des catholiques à l'unisson de celui de l'Église, leur mère.

Avant tout, il faut définir la situation. Quelle est-elle, et quels sont ses caractères distinctifs ? Dégagée des mille sophismes par lesquels on cherche à l'obscurcir ou à la dénaturer; en dehors des accessoires politiques, qui sont seulement les péripéties du drame, la situation se résumait hier en trois mots : «Diminuer le patrimoine de Saint-Pierre; faire du Pape le pensionnaire de l'Europe ; ne lui laisser qu'un trône chancelant et un sceptre dérisoire».

Aujourd'hui, la Révolution, devenue plus hardie, formule ainsi son projet : «Un empire italien, avec Rome pour capitale»².

Voilà le but. En vain on a employé tous les moyens de donner le change aux catholiques et à l'Europe. **Ce que la Révolution veut aujourd'hui, ce qu'elle voulait hier, ce qu'elle a toujours voulu, ce n'est ni Milan, ni Florence, ni Palerme, ni Naples, ni Venise : c'est Rome.** Si elle prend la Toscane et la Lombardie, la Sicile et les Romagnes, c'est pour prendre Rome. Voilà, je le répète, ce que la Révolution veut d'une volonté immuable. J'ajoute : voilà ce qu'elle doit vouloir. Avant d'en dire la raison, il est nécessaire de bien caractériser sa guerre actuelle contre la métropole du catholicisme.

¹ *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* Joan. XII, 35.
Venit nox quando nemo potest operari. Id. IX, 4.

² Le temps des demi-mots est passé. M. de Cavour vient de dire en plein parlement : *Nous voulons que la Ville éternelle devienne la capitale de l'Italie. A quelles conditions, quand et comment ? Nous pourrons le dire dans six mois.* Le dénouement explique la comédie.

Or, cette guerre présente des caractères qui la distinguent essentiellement de toutes les autres, et qui en augmentent la gravité. Dans les siècles passés, on a vu plusieurs fois les papes obligés de quitter Rome et de fuir en exil. L'expulseur avait un nom propre. Il s'appelait tour à tour Henri, Othon, Barberousse. On savait à qui s'en prendre. **Aujourd'hui, l'expulseur du Pape n'a pas de nom propre : il s'appelle LÉGION.**

Garibaldi, Fanti, Mazzini, Victor-Emmanuel et les autres ne sont que ses soldats. Légion n'est nulle part et il est partout. Il habite l'air. Toutes les langues il les parle. Tous les échos du monde répondent à sa voix. C'est lui qui fait le procès à la papauté; qui la cite à la barre du monde entier; qui discute ses droits; qui transforme en problème ce qui était à l'état de dogme, et qui fait crier par des millions de voix : Le Pape a tort. Légion, c'est l'Esprit qui souffle aujourd'hui sur le monde et qui l'arme contre le Saint-Siège.

Autrefois, l'expulsion du Vicaire de Jésus-Christ était un acte de brutalité et de violence passagère. L'opinion publique protestait avec énergie et forçait bientôt le ravisseur à lâcher sa proie. Aujourd'hui, le même fait est un acte calculé de sang-froid; un acte **qui entre dans un plan général** et qu'on prétend faire passer pour légitime. On n'expulse pas le Saint-Père, on lui prouve qu'il doit se retirer. Sur la valeur des motifs, l'opinion est partagée : la papauté tombe aux applaudissements de la moitié de l'Europe.

Autrefois, la spoliation du patrimoine de Saint-Pierre n'enlevait pas à l'Église toute son indépendance territoriale. Propriétaire foncière dans tous les pays, elle continuait d'être une puissance avec laquelle il fallait compter. Aujourd'hui, en confisquant les États Romains, on ôte à la mère des nations chrétiennes, le dernier coin de terre indépendant qui lui reste.

Autrefois, la papauté était pour l'Europe baptisée, ce qu'était l'arche sainte pour le peuple d'Israël. Y toucher; ce n'était pas seulement la blesser au cœur, **c'était attaquer Dieu Lui-même à la prunelle de l'œil.** Aujourd'hui, les attentats les plus monstrueux contre le Saint-Siège, laissent les nations indifférentes. A peine si la terre des preux a fourni quelques milliers de croisés, pour défendre la plus sacrée et la plus glorieuse des causes !

D'où vient ce changement de dispositions dans l'esprit public ? Comment expliquer l'effrayante facilité avec laquelle la Révolution marche à son but ? Quel est le sens de l'inique entreprise, dont le dernier acte sera probablement consommé avant la publication de ces lettres ?

Tout gouvernement s'appuie sur deux forces : la force morale et la force matérielle. Pour un état faible, essentiellement pacifique et environné d'états puissants, la première est tout. Chez lui et hors de chez lui, il faut que l'affection générale, le respect, la popularité, en un mot, l'environne et lui tienne lieu d'armées et de citadelles. Malgré des tribulations inévitables, ainsi vécu pendant dix siècles, paisible et vénérée, la royauté de Saint-Pierre, au milieu de la belliqueuse Europe. Cette popularité puissante, née de l'amour et de la foi des peuples, protège-t-elle aujourd'hui la royauté bénie de Pie IX ?

L'Europe actuelle est aux trois quarts hérétique, schismatique, rationaliste et indifférente : c'est un fait.

Depuis longtemps les nations modernes, même catholiques, tendent à se séculariser, ce qui veut dire à s'affranchir le plus qu'elles peuvent de l'autorité religieuse : c'est encore un fait. **«Les sociétés, dit-on, sont laïques. Elles doivent l'être. Tel est l'esprit du temps, le signe de la virilité, la condition du progrès».**

De ces deux faits en résulte un troisième : L'Europe actuelle **ne comprend plus** un PRÊTRE-ROI. Elle plaint ses sujets, comme on plaint les parias de l'Inde. Mais elle comprend et supporte très bien, comme tous les pays hérétiques et schismatiques, un ROI-PONTIFE. A ses yeux, la royauté pontificale est un débris suranné du moyen âge; un legs honteux des temps d'ignorance; un reste de théocratie incompatible avec la civilisation et un obstacle à l'affranchissement de l'esprit humain.

De là, comme conséquence inévitable, le partage de l'opinion sur la question romaine. De là, les milliers de sarcasmes, répandus partout, contre le gouvernement du Pape, contre la conduite politique du Pape, contre les sujets du Pape, contre les soldats du Pape. C'est donc un fait tristement vrai, que le gouvernement temporel du Vicaire de Jésus-Christ n'a plus pour défense la puissante popularité d'autrefois. Là se trouve la double cause de son instabilité et des triomphes de la Révolution.

Cette situation est l'ouvrage de l'Europe qui n'en est que plus coupable. Elle vous le paraîtra bien davantage, si vous examinez le but de la spoliation qu'elle poursuit avec tant d'opiniâtreté, ou qu'elle laisse accomplir avec tant de faiblesse.

Isoler l'Église; la refouler peu à peu hors de la société; affaiblir son action sur le monde; la ramener à l'état de puissance purement spirituelle, comme aux jours des Catacombes; la rendre dépendante de César; gêner ses mouvements et la faire entrer dans la phase la plus difficile de son existence : Pour qui sait lire, telle est la première idée, écrite dans le fait suprême qu'on songe à consommer.

Constituer le pouvoir temporel, maître absolu de la terre par la propriété, de l'intelligence par la doctrine, et de la volonté par la loi; anéantir ainsi le grand fait social du christianisme, la division hiérarchique des pouvoirs : Telle est la seconde idée, réalisée déjà par tous les gouvernements hétérodoxes.

En d'autres termes, le fait actuel signifie : **SUBSTITUTION DU RÈGNE ABSOLU DE L'HOMME AU RÈGNE DE DIEU.** Tels sont les caractères extérieurs de la situation. Dans ma première lettre j'essaierai de vous en dire la raison mystérieuse.

Tout à vous, etc.

LETTRE II

CHER AMI,

J'ai promis de vous dire **la raison pour laquelle la Révolution doit vouloir Rome à tout prix.** Déjà, la dernière phrase de ma lettre vous l'a fait pressentir. Je vais m'expliquer plus clairement.

Il serait puéril de vouloir le contester : **On n'en veut à la puissance temporelle de l'Église, que pour atteindre sa puissance spirituelle. On se flatte avec raison que l'affaiblissement progressif de cette dernière bénéficiera d'autant à ce qu'on appelle l'émancipation de l'humanité, ou, pour dire le mot, à l'autocratie des rois et des peuples.**

Ici, les faits parlent plus haut que les paroles. Est-ce pour obtenir les quelques lieues de territoire dont se compose l'État pontifical que la Révolution met en mouvement toutes ses forces publiques et secrètes ? Parce que le successeur du pêcheur de Galilée aura un coin de terre indépendant, pour amarrer sa barque et reposer sa tête blanchie par les ans, l'équilibre européen est-il menacé ?

Comment les Italiens eux-mêmes ne voient-ils pas qu'ils sont dupes, et que leur projet d'unification est une utopie ? Vouloir unifier l'Italie sans l'Église, c'est entreprendre la solution d'un problème insoluble. **Il n'y a que deux choses qui unissent : Dieu au ciel et l'Église sur la terre. Prétendre unir sans ces deux éléments d'unité, contre ces deux éléments d'unité, c'est tout simplement vouloir réaliser l'absurde.** Au lieu de l'unification, les Italiens, peuplades d'origine différente et de races antipathiques, réaliseront la division et l'anarchie, suivies de la ruine de leur pays ou du despotisme brutal. Ce sera, comme aux beaux jours d'autrefois, **l'unité dans l'esclavage et dans la misère.**

Motiver la guerre contre Rome sur la liberté et le bonheur à procurer aux sujets pontificaux, est une amère plaisanterie. La conduite de ceux qui se la permettent est le démenti solennel de leurs paroles.

Pourquoi donc cette persistance à vouloir dépouiller le Pape de son temporel ? Quelle force inconnue pousse le monde à ne reculer, pour atteindre ce but, devant aucune manœuvre, si honteuse et si coupable qu'elle soit ? Qui veut donner une explication sérieuse de ce phénomène, autrement inexplicable, doit **recourir au grand mystère de l'histoire.**

Le monde se divise en deux cités ennemies : la Cité du bien et la Cité du mal. Formée dès l'origine des siècles, la cité de Satan va se développant, pendant toute la durée de l'ancien paganisme. Son centre est tour à tour Ninive et Babylone. Reine du monde, Rome enfin devient sa capitale (IS. Aug. *De Civ. Dei*, lib. XV, c. v).

De là, comme du haut de sa citadelle, le Prince du siècle, *princeps hujus seculi*, règne en Souverain. De là, partent les ordres qui font trembler les peuples jusqu'aux extrémités de la terre; les armées qui les ravagent; les proconsuls qui les dépouillent et les oppriment; les scandales qui les dégradent; les édits de proscription qui, pendant trois siècles, abreuvent de sang chrétien les villes et les campagnes de l'Orient et de l'Occident. Muette de terreur devant cette gigantesque puissance, l'humanité ne sait que lui donner ses adorations, son or et son sang.

Cependant les destinées de la Ville éternelle ne sont pas accomplies. Profondeur des conseils de Dieu sur cette cité mystérieuse ! Il faut que Rome devienne la capitale d'un autre empire, non moins puissant et plus étendu que le premier. Un autre Dieu devra régner au Capitole; d'autres rois devront habiter ses palais; d'autres armées lui soumettre les peuples; d'autres proconsuls gouverner ses provinces; d'autres lois diriger le genre humain, sous quelque climat qu'il habite. Longtemps le monde éclairé, par cette nouvelle Rome, du soleil de la vérité, par elle délivré des fers de l'esclavage, lui paiera avec enthousiasme un juste tribut de reconnaissance et de fidélité.

Malgré cette bienfaisante révolution, le souvenir de la Rome païenne, de sa grande unité matérielle, de ses libertés mensongères et de ses trompeuses splendeurs, ne périra pas plus au cœur de l'homme, que le virus originel. **Satan entretiendra, de génération en génération, la pensée de ressusciter son empire.** Aux yeux des fils d'Ève, il fera miroiter les antiques gloires de son règne. Par d'insolentes comparaisons, il osera mettre ses créations en regard des créations du christianisme, et, trop souvent, saura faire donner la préférence aux premières sur les secondes.

Ses institutions, ses arts, ses richesses, ses prétendus grands hommes, ses splendides triomphes et surtout la fascinante apothéose de la volonté humaine, deviendront pour un grand nombre un double objet d'admiration et de regret. Sous un nom ou sous un autre, **ressusciter cet ordre de choses**, et, s'il se peut, **refaire de Rome la capitale d'un nouvel empire antichrétien** dont l'Italie, ramenée à l'unité politique, sera comme autrefois l'orgueilleux municipe : Telle est, qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, l'idée formidable cachée au fond de ce qui se remue sous nos yeux.

De cette tendance diabolique, signalée depuis longtemps par quelques-uns, et devenue aujourd'hui palpable, les preuves abondent : deux suffiront. Le 28 juin de cette année, le Cardinal vicaire disait dans son édit à l'occasion de la fête du Prince des apôtres : «Le triomphe de saint Pierre sur la ville de Rome a excité une telle rage chez le démon, qu'il n'a jamais cessé d'attaquer par la guerre la plus acharnée le Saint-Siège, ni de vouloir ramener Rome aux erreurs et aux barbaries antiques. Sans rappeler ses efforts dans les siècles passés, nous-mêmes n'avons-nous pas été, et ne sommes-nous pas, à l'heure qu'il est, témoins de ceux qu'il dirige contre la barque de Pierre ?»

Dans son Encyclique du 8 décembre 1849, Pie IX, victime une première fois de la Révolution, est plus explicite encore. **«La Révolution, dit-il, est inspirée par Satan lui-même. Son but est de détruire de fond en comble l'édifice du christianisme et de reconstituer sur ses ruines l'ordre social du paganisme. Son grand moyen est de faire briller aux yeux des Italiens les gloires de Rome païenne, afin de rendre odieuse Rome chrétienne, comme étant l'obstacle qui empêche l'Italie de reconquérir l'antique splendeur des temps anciens, c'est-à-dire des temps païens : quo Italia pristinum veterum temporum, id est Ethnicorum, splendorem iterum acquirere possit».**

Ainsi parle la plus grande autorité qu'il y ait sur la terre. Ce langage de l'auguste Pontife est trop remarquable, pour que je me contente de le rapporter. J'y reviendrai dans ma prochaine lettre. Aujourd'hui je me borne à en tirer quelques conclusions.

Ramener le monde au paganisme, tel est le dernier mot de la Révolution. En le dévoilant, l'oracle de la vérité a parlé d'or. Le grand obstacle à l'exécution de ce projet infernal, *diabolici eorum consilii*, c'est aux yeux de la Révolution, la puissance temporelle du Saint-Siège. Elle ne se trompe pas.

Le Pape-Roi, c'est la royauté visible de Jésus-Christ sur le monde, c'est l'indépendance de l'Église et de la vérité. L'Église étant aujourd'hui partout dépouillée du droit souverain de propriété, cette royauté visible disparaît avec la perte de l'Etat Romain. Ne pouvant aller plus loin, voilà ce que veut la Révolution. Voilà pourquoi le domaine de saint Pierre est si avidement convoité; pourquoi Rome redevient l'enjeu du combat; pourquoi, enfin, nous voyons ce que le monde n'a jamais vu : le Vicaire de Jésus-Christ menacé dans sa capitale même, par cent mille excommuniés, aux grands applaudissements de tous les citoyens de la Cité du mal, répandus dans le monde entier.

Rome prise, Satan redevient le prince de ce monde. Pourquoi ? Parce que le dernier obstacle social à sa puissance et à l'autorité de ses lieutenants a disparu. Créer, comme autrefois, un monde où Jésus-Christ, le Roi des Rois,

sera comme s'il n'était pas; un monde où le pouvoir humain sans contrôle, aura sous sa main l'Église et tous les intérêts spirituels : tel est son but. Avec le Pape-Roi, ce but est irréalisable. Vous allez le comprendre.

Représentant de Dieu Lui-même parmi les hommes, le Pape est le dépositaire et l'interprète incorruptible de la loi éternelle de justice et de liberté ; le mur d'airain infranchissable à tous les despotismes ; le pontife immuable qui seul peut dire avec une autorité souveraine aux rois oppresseurs, comme aux peuples révoltés : *Non LICET*, cela n'est pas permis; qui, au péril de sa vie, est obligé de le dire, et qui l'a dit fidèlement de génération en génération, depuis dix-huit siècles.

Or, le Pape-Roi, c'est le Pape matériellement indépendant : c'est le Pape inviolable. Le Pape inviolable, c'est le Pape libre de dire toute la vérité et de lancer l'anathème contre les spoliateurs et les despotes, quelle que soit la hauteur de leur taille.

La Révolution, qui, sous le masque de la liberté et de l'égalité, n'est que la spoliation et le despotisme vivant, ne peut supporter la royauté pontificale. Son existence est pour elle une question de vie ou de mort. Elle sent à merveille qu'il y a là une force, la seule qui s'oppose à une autre force dont elle veut aujourd'hui le triomphe et demain l'apothéose. Elle dirige donc toutes ses attaques contre cette force du Pontife-Roi, parce qu'elle seule empêche, comme elle empêchera toujours, les modernes Césars de graver sur leur diadème la devise abrutissante de leurs prédécesseurs d'autrefois : EMPEREUR ET SOUVERAIN PONTIFE, *Imperator et summus Pontifex*.

Que les prétendus adorateurs de la liberté se le tiennent pour dit. Leurs attentats contre la royauté pontificale les conduisent, et nous avec eux, au despotisme le plus menaçant qui ait encore pesé sur le monde. **Quand le Pape ne sera plus roi, les rois seront papes.** Toute la liberté réservée aux peuples, qui l'auront crucifiée, dans la personne de son représentant, sera de répéter, sous les étreintes mortelles de l'esclavage, le mot funèbre des gladiateurs : «César, ceux qui vont mourir te saluent : *Cæsar, morituri te salutant*».

Si l'on veut se rendre bien compte de la situation, voilà, mon cher ami, ce qu'il faut voir : le reste, comme vous le dites, est pour les myopes.

Tout à vous.

LETTRE III

CHER AMI,

Comme je vous l'ai annoncé, je reviens sur les paroles si remarquables et si peu remarquées de Pie IX. Consignées dans un acte solennel, ces paroles ne sont pas dites au hasard. Nous allons voir qu'elles ont un sens précis, et beaucoup plus profond qu'il ne paraît au premier coup d'œil. Elles sont un trait de lumière jeté jusque dans les profondeurs du mystère d'iniquité, qu'on appelle la *Question romaine*. En les prononçant le Saint-Père a arraché son dernier masque à la Révolution. Désormais il n'est plus permis à personne de se méprendre sur la nature intime et sur le but final du mouvement qui emporte le monde.

Donc, Pie IX et son vicaire avertissent les catholiques que Satan continue aujourd'hui, avec un effrayant succès, les efforts qu'il n'a cessé de faire, depuis dix-huit siècles, pour rentrer dans Rome et en refaire la capitale de la Cité du mal; que le but de la Révolution est de substituer Rome païenne à Rome chrétienne et de ramener le monde au paganisme.

Mais quoi ! cela est-il possible et qui jamais a entendu parler d'une pareille chose ? Notre siècle, si parfaitement étranger à tout ce qu'il devrait savoir, ne manquera pas de traiter les paroles du Saint-Père, d'exagération et de figure de rhétorique. Vous-même, cher ami, serez peut-être étonné d'apprendre qu'en livrant à l'Europe le programme de la Révolution, le Vicaire de Jésus-Christ est l'écho de toute la tradition. **Les Pères de l'Église les plus illustres, les théologiens les plus renommés, les interprètes de l'Écriture les plus autorisés, ont exprimé la pensée pontificale. De plus, ils sont d'accord pour affirmer que Satan réussira dans son projet ; en sorte que l'Église finira, comme elle a commencé, par une lutte gigantesque dont Rome, redevenue païenne, sera le centre et le foyer.**

Que ce jour approche, telle n'est pas la question. Ce que je veux dire, c'est que la tentative actuelle est un pas en avant vers ce but, et même le plus marqué qu'on connaisse. Sous ce rapport, elle est un des événements les plus graves qui puissent occuper l'esprit humain. J'ai hâte de fixer votre opinion. Les limites d'une lettre ne permettant pas de vous rapporter les témoignages d'une tradition aussi ancienne que le christianisme¹, veuillez vous contenter d'une fidèle analyse.

«D'après l'enseignement des apôtres, dit la voix des siècles, un jour viendra où Satan, plein de rage contre Jésus-Christ et les chrétiens, regagnera le terrain qu'il a perdu, affermira son règne et l'étendra au loin. Alors il se jettera sur Rome, parce qu'elle est sa rivale et le séjour des Pontifes. Il s'en rendra maître, chassera le Vicaire de Jésus-Christ, persécutera les vrais fidèles et égorgera les religieux et les prêtres².

«Païenne sous Néron et les autres empereurs jusqu'à Constantin, Rome fut Babylone, la capitale de la Cité du mal³. Sous Constantin, devenue chrétienne et pieuse, elle cessa d'être Babylone et commença d'être la capitale de la Cité du bien, ville sainte et fidèle, Sion chérie de Dieu, colonne de la foi, mère de la piété, maîtresse de la sainteté. Vers la fin de son existence elle abandonnera la foi, la piété, Jésus-Christ, le Souverain Pontife, elle redeviendra païenne, Babylone, la capitale de la Cité du mal⁴.

«Dieu le permettra afin que nous distinguions la ville de l'église, Rome de la chaire de Pierre, et que les Romains apprennent que ce n'est ni à leurs mérites, ni à la majesté de leur cité, qu'ils sont redevables de l'insigne

¹ Vous les trouverez dans Suarez, *De Antichristo*, lib. V, c. VIII, IX ; dans Bosio, *De Signis Ecclesiæ*, lib. XXIV, c. VI ; dans Corn. a Lapide, in c. XVII et XVIII *Apocal.* ; dans Bellarmin, *De Sum. Pontif.* lib. III, c. XIII ; dans Malvenda, *de Antich.* lib. IV, c. V ; dans Baron. *Annal.* an. 58, etc., etc.

² Certum et communi Patrum traditione, quæ nobis etiam apostolica visa est, constare diximus. Suarez, *De Antich.* lib. V, c. IX, n. 44. - Odio habebit Romam et cum ea pugnabit eamque desolabit et incendet. Bellarm. *De Sum. Pontif.* lib. III, c. III.

³ Veram Babylonem fuisse primam Romam, et veram Romam fuisse secundam Babylonem. S. Aug. *De Civ. Dei*, lib. XVIII, c. II.

⁴ Deserens fidem, pietatem, Christum, Pontificem, rursum fiet Babylon. Corn. a Lap. in c. XVII *Apocal.*

honneur de posséder le Saint-Siège et la métropole du monde catholique.

« Cette lugubre destinée de Rome n'est nullement contraire aux promesses faites à l'Église et au Siège apostolique. L'une et l'autre persévéreront toujours dans la foi et dans la possession de la chaire de Pierre. Placée dans un lieu ou dans un autre, cette chaire ne périra pas plus que la foi qui en découle. Toujours elle sera la même. Toujours l'Église demeurera visible, fût-elle obligée de fuir aux montagnes et de se cacher en grande partie dans les cavernes et les déserts¹.

« Loin de nuire à l'Église, cette révolution augmentera sa gloire. Jamais Rome chrétienne ne fut plus glorieuse que lorsque Rome païenne, altérée de sang, la persécutait avec le plus de rage. Jamais elle ne montra plus de constance et de vertus héroïques. Il en sera de même lorsque Rome sera redevenue païenne. La gloire du Vicaire de Jésus-Christ et des vrais fidèles qui resteront dans son sein, brillera d'un éclat bien autrement vif, que si Rome était toujours demeurée chrétienne et pieuse ».

Tout cela, mon cher ami, suppose un fait auquel personne ne songeait il y a deux ans, savoir que Rome redeviendra la capitale d'un puissant empire, essentiellement hostile à l'Église; qu'elle reconquerra son antique splendeur païenne, et, avec ses mœurs corrompues, reprendra ses allures despotiques. Eh bien ! toutes ces choses étranges, la tradition les a connues.

« Rome reviendra à sa splendeur païenne et à l'idolâtrie². Païenne, elle dépouillera le Souverain Pontife de son temporel et le chassera. Revêtue de son antique puissance, elle s'en servira pour persécuter les Saints avec plus de fureur, et immoler les martyrs avec plus de cruauté que les premiers Césars³ ».

Par une coïncidence que je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer, Pie IX emploie pour caractériser les promesses actuelles de la Révolution, les mêmes termes dont les anciens docteurs se sont servis pour en marquer l'accomplissement. Ils ont dit, il y a des siècles : « Rome reviendra à son antique splendeur, à ses richesses, à sa puissance, à sa gloire, reine et maîtresse du monde⁴ ».

Pie IX dit aujourd'hui : « Pour aliéner l'esprit des Italiens de la religion catholique, les ennemis de l'Église ne rougissent pas d'affirmer et de crier partout, que l'Église romaine est l'obstacle qui s'oppose à la gloire de l'Italie, à sa grandeur, à sa prospérité, et l'empêche d'acquérir de nouveau l'antique splendeur des temps anciens, c'est-à-dire des temps païens⁵ ».

La tradition ajoute : « Enivrée de sa nouvelle gloire, Rome dira : J'ai chassé mon époux et je ne suis pas veuve, je suis pleine de peuple. Mon roi est parti, je n'en suis que plus reine. Tous m'obéissent et je n'obéis à personne, *sedeo regina* ».

En vérité, mon cher ami, ce langage, vieux de plusieurs siècles, ne vous paraît-il pas singulier ? N'est-ce pas celui que nous entendons tous les jours ? Les prétendus émancipateurs de Rome et de l'Italie, n'ont-ils pas sans cesse à la bouche que Rome est esclave ; que le Pape expulsé, la Ville éternelle redeviendra libre et reine comme autrefois ? Ne lui disent-ils pas à elle-même : Réjouis-toi des glorieuses destinées que nous te promettons. Nous sommes aujourd'hui tes soldats, parce que nous voulons être demain tes fils et tes citoyens. Si nous combattons, c'est pour te rendre ton antique majesté, ton antique Capitole, tes antiques triomphes. *C'est pour faire de toi la splendide capitale d'un grand empire* (Mot de Cavour au parlement, 11 octobre).

La cité des papes, redevenue la cité des Césars, telle est donc la suprême destinée de Rome et le dernier triomphe de Satan. Comment s'accomplira cette apostasie, mille fois incroyable si elle n'était mille fois annoncée ? Avec une clarté surhumaine, la tradition a vu le chemin qui conduira Rome à ce terme fatal.

« La transformation de Rome chrétienne en Rome païenne, ne se fera pas tout d'un coup. Les Romains des derniers temps se passionneront pour les marbres et les porphyres. Ils feront consister leur gloire dans de splendides édifices, dans des temples d'idoles, dans des statues d'or et d'argent, dans des pierres précieuses, représentant Vénus, Cupidon et les autres abominables divinités de l'ancien paganisme. Ils aimeront les jeux, les spectacles, toutes les choses par lesquelles les anciens Romains corrompirent les peuples et les attirèrent au culte des faux dieux.

« Ils s'habitueront à regarder avec orgueil les crimes de leurs ancêtres. Ils en feront le sujet de leurs louanges. Leur ambition sera de reproduire les actions de César, de Pompée, de Trajan. Ils voudront rivaliser avec eux, ressusciter leur gloire ainsi que toute la vaine grandeur de Rome antique. Ils invoqueront les noms sonores des Catons ; ils parleront de grandeur, de puissance, de libertés : fumées romaines, dont nous voyons déjà plusieurs se repaître⁶ ».

Les Romains ainsi préparés de longue main, qu'arrivera-t-il ? Le voici, toujours d'après les pères et les docteurs : « **Des affidés de Satan, des athées pervertiront les hautes classes parmi les Romains. Ils feront briller à leurs regards l'antique gloire de leurs aïeux ; ils les exciteront à la reconquérir et à restaurer le culte des Dieux, auxquels l'empire dut sa splendeur. Ils les attireront à la volupté et à l'indépendance, afin de les conduire à l'athéisme,** comme cela s'est vu bien des fois en d'autres pays. Pour n'en citer qu'un exemple : une ville non moins sainte, non moins providentielle que Rome, Jérusalem fut païenne sous les Chananéens, fidèle sous les Juifs, chrétienne sous les Apôtres, païenne de nouveau sous les Romains, mahométane sous les Sarrasins.

« **En punition de son apostasie, Rome périra. Dieu permettra cette grande ruine pour venger le sang des an-**

¹ *Non est contra promissiones factas Ecclesiae, et Sedi Apostolicæ de perseverantia in fide, et in cathedra Petri, quod Roma illo modo destruat, quia cathedra numquam deficiet, nec fides ejus, sive in hoc, sive in illo loco consistat ; ubique enim eadem erit, semperque Ecclesia visibilis durabit, et jam si vi persecutionis cogatur ad montes fugere, vel in locis occultis magna ex parte se abscondere.* Suarez, id. c. vii.

² *Romanam urbem tunc redituram ad pristinam suam gloriam pariter et idololatriam.* Corn. ibid.

³ *Ad paganismum rediens Christum et Christianos ac maxime Pontificem persequetur, expellet vel occidet. Id. - Sanctos persequetur acerbius et martyriis crudelioribus afficiet, quam sub imperatoribus ethnicis passi fuerint.* Malvend. ubi supra.

⁴ *Romam ad pristinum splendorem, opes, vires et pompam redituram : sicut olim fuit regina orbis et domina mundi.*

⁵ *Ecclesiae hostes... ad Italorum animos a fide catholica abalienandos asserere etiam et quaquaversus clamitare non erubescunt, catholicam religionem Italæ gentis gloriæ, magnitudini et prosperitati adversari... quo Italia pristinum veterum temporum id est ethnico- rum, splendorem iterum acquirere possit.*

⁶ *Etiamnum aliquos priscis hisce Romanorum fumis pasci et gloriari videmus.*

ciens et des nouveaux martyrs dont Rome se sera abreuvée. Les Romains seront donc punis plus sévèrement que les autres, parce qu'ils auront péché plus grièvement. Descendants des anciens persécuteurs ou habitants de la même ville, ils deviendront solidaires des iniquités de leurs ancêtres, en voulant les imiter et rendre à Rome la gloire, la splendeur et la puissance dont elle jouit sous le paganisme»¹.

Les hommes qui tiennent ce langage, sont les plus grands noms de l'histoire chrétienne. Ils s'appellent Tertullien, Lactance, Cyrille, Chrysostome, Ambroise, Jérôme, Augustin, Victorin, Œcuménius, Cassiodore, Sixte de Sienne, Baronius, Bellarmin, Suarez, Cornélius à Lapide, Bosio, et vingt autres, *et alios viginti*. Dévoués jusqu'au sang à Rome et à l'Église, nul intérêt que celui de la vérité ne les a conduits à prédire des humiliations et des calamités qu'ils déplorent tout en les annonçant. Leurs ouvrages reçus avec respect comme la source de la vraie doctrine, sont les flambeaux que le passé a remis aux mains du présent pour éclairer l'avenir. Que reste-t-il ? sinon à s'incliner devant cet imposant témoignage. Bien faible serait la raison qui n'irait pas jusque-là.

Tout à vous.

LETTRE IV

Autant que j'ai pu, je viens, cher ami, de caractériser la situation. Vous connaissez la nature du mouvement qui nous entraîne, et, sauf erreur, le point précis où en est la lutte éternelle du mal contre le bien. Elle se résume aujourd'hui dans la spoliation des États Pontificaux, ou, ce qui est tout un, dans la **suppression de la royauté visible de Notre-Seigneur Jésus-Christ**.

Ce fait a-t-il surgi comme un champignon sous un chêne ? L'idée en est-elle tombée hier dans la tête de n'importe quel personnage ? Est-ce tout d'un coup, et pour ainsi dire d'un seul bond, que l'Europe se trouve engagée dans l'impasse redoutable, d'où elle ne sait comment sortir ?

Le penser serait une erreur. La trop fameuse brochure : *Le Pape et le Congrès*, n'a pas fait la situation : **elle la révèle**. Tout ce qui est, émane de ce qui fut. Ne voir dans la situation actuelle qu'un événement transitoire, imprévu ou improvisé, serait réduire le géant à la taille du nain. La spoliation complète de l'Église romaine est, comme nous l'avons dit, un fait annoncé depuis longtemps. Il a de profondes racines dans le passé de l'Europe moderne. Nous allons les rechercher. Pour bien connaître une maladie et surtout pour la traiter avec succès, il faut en savoir l'origine.

Considérée dans sa cause première, qui est la rage de Satan, la spoliation suprême dont on nous menace, est aussi ancienne que le christianisme. Si nous l'étudions dans sa formule et dans ses prétextes, en un mot dans sa manifestation publique et avouée, elle est **vieille seulement de quatre siècles**.

Vous le savez, en entrant dans le monde, le christianisme trouva le genre humain courbé **sous le joug de César**. Tout pouvoir était concentré dans la main d'un homme, tout droit dans sa volonté. Cet homme était dieu : et ce dieu s'appelait Néron, Tibère, Caligula, Domitien. C'était **l'unité dans l'abjection**.

Pour briser cette chartre du plus monstrueux despotisme, **le christianisme divise le pouvoir**.

A côté de César, il crée le pontife. A César, subordonné au pontife, il confie les corps ; au pontife, il donne les âmes. Comme l'âme et le corps, la société spirituelle et la société civile, unies sans se confondre, marchent d'un pas ferme vers leur perfection relative. Le despotisme césarien devenu impossible, la liberté humaine est sauvée. Trois siècles d'une lutte acharnée chassent le démon de Rome sa capitale, qui devient la capitale de la Cité de Dieu.

Comme l'a dit l'éminent Cardinal vicaire, Satan furieux ne s'est pas tenu pour battu. Depuis son expulsion, il n'a pas cessé de rôder autour de Rome et de faire des efforts incessants pour y rentrer. L'histoire, qui les raconte, raconte aussi son éternelle défaite. En vain, pour ressusciter le passé, il enrôle parfois sous ses étendards séditieux, les empereurs d'Allemagne et leurs légistes. En vain le poète de Florence publie l'apologie de l'ancien Césarisme : Dante échoue comme les Gibelins. Sur le principe évangélique reposa longtemps l'ordre européen, comme la pyramide du désert sur sa base de granit.

Ces vieilles tentatives contre la royauté pontificale, seront, si vous voulez, les radicules de la situation actuelle ; mais la vraie racine est plus moderne. Cette racine, sans laquelle l'arbre n'aurait jamais grandi, fut plantée, il y a quatre siècles, dans le sol de l'Europe. A cette époque, de sinistre mémoire, s'éveille parmi les nations chrétiennes de l'Occident, une sorte de **fanatisme pour les institutions politiques des peuples païens**. Présentée comme le type de la force et de la perfection sociale, la grande unité matérielle du monde de Tibère, miroite devant l'Europe étonnée. Rome antique sort du tombeau avec tout son cortège de libertés, de vertus et de victoires. On chante ses grandeurs ; on redit le secret de sa puissance. On la reconstruit en théorie, et toujours au sommet de l'édifice brille **César empereur et pontife**.

Alors s'accomplit un changement radical dans la politique traditionnelle de l'Europe. **Machiavel** en fut le principal instrument. « Son œuvre, dit un auteur non suspect. M. Malter, marque une ère nouvelle ; une **ère de subversion complète** ; non pas une simple rupture entre la religion et la politique ; mais une **ère de subversion fondamentale** de leurs anciens rapports ». (*Hist. des Sc. polit.*, etc., t. I, 70).

Ce que nul autre n'avait fait avant lui, cet homme, fils de son éducation, formule nettement la théorie de l'omnipotence césarienne, abolie par le christianisme. Il la parle, il l'écrit, il la rend populaire.

Un **obstacle** s'oppose, il s'opposera toujours à cette omnipotence : **la propriété qui rend l'Église indépendante**. Machiavel a soin de le signaler. Dans toute l'Europe, l'ambition couronnée saura, plus tôt ou plus tard, le faire disparaître. En attendant, le Florentin met la main à l'œuvre dans son propre pays.

Vingt ans avant Luther, au sein d'une ville catholique, à quelques lieues de Rome, il ose publier que **l'unique obstacle** à l'unité de l'Italie et la cause de tous ses maux, c'est **la puissance temporelle de l'Église Romaine**. On est stupé-

¹ *Quocirca Deus in iis majorum peccata puniet ; quia illis, propter approbationem et imitationem, majorum peccata imputabuntur... eo quod illis placebunt scelera majorum, caque æmulari volent, ut Romæ pristinum sub gentilismo splendorem, pompam et imperium restituant.*

fait de trouver sous sa plume toute la politique du Piémont, *la Question romaine* d'About, les proclamations de Garibaldi, le programme de Mazzini, les harangues de M. de Cavour, les mémorandums de Victor Emmanuel et les instructions des sociétés secrètes¹.

Vous allez en juger. «Nous autres Italiens, dit Machiavel, nous avons à l'Eglise romaine une grande obligation : c'est d'être la cause de notre ruine politique. Je veux dire que c'est elle qui a tenu et qui tient encore notre pays divisé. Jamais l'union et le bonheur n'ont régné dans un pays, à moins qu'il n'ait formé tout entier une seule république en obéissant à un seul prince. Or, la cause qui empêche l'Italie de n'avoir **ni une république, ni un seul prince** qui la gouverne, c'est uniquement l'Eglise de Rome.

«D'un côté, elle a une puissance temporelle trop faible pour s'emparer de toute l'Italie et en devenir la reine ; d'autre part, son domaine temporel n'est pas assez important, pour que la crainte de le perdre n'ait pas poussé l'Eglise à le faire défendre par des princes puissants, contre ceux qui, en Italie, pouvaient lui porter ombrage. Ainsi, l'Eglise romaine nous a empêchés de vivre sous un seul chef. Condamnée à porter le joug de plusieurs, l'Italie est tombée dans un tel état de désunion et de faiblesse, qu'elle est une proie offerte non seulement à des *Barbares* puissants, mais encore à quiconque voudra s'en emparer. Voilà de quoi nous sommes redevables, nous autres Italiens, à l'Eglise de Rome et non pas à d'autres». (*Disc.*, liv. I, c. XII)

Pour faciliter la suppression du domaine temporel du Saint-Siège, Machiavel ôte tout scrupule à ceux qui voudront l'entreprendre : il les assure que la religion même y est intéressée. Ici, mon cher ami, la surprise augmente. Toutes les accusations reproduites aujourd'hui dans le même but et acceptées par le grand nombre, les ouvrages de Machiavel les contiennent. «Comme quoi l'Italie est tombée en ruines pour avoir manqué de religion, et cela par la faute de l'Eglise romaine» ; tel est le titre d'un de ses chapitres (*ibid.*). En voici la fin : «Nous devons donc à l'Eglise de Rome, nous autres Italiens, d'être des impies et des vauriens».

Par cet échantillon, jugez de la pièce. Il n'est pas besoin de le dire : au bout de ces **sophismes** et de ces **calomnies** est, ce que nous voyons de nos yeux, l'expropriation du domaine de Saint-Pierre pour cause d'utilité italienne.

Après l'exposé des motifs, Machiavel pousse à la pratique. Tout ce qu'ont écrit, depuis deux ans, les unificateurs de l'Italie et les spoliateurs du Saint-Siège, est copié mot à mot dans le livre du maître. Flattant la vanité héréditaire de ses compatriotes, Machiavel leur montre la séduisante image de l'ancien empire. « Italiens, s'écrie-t-il, voulez-vous l'unité italienne sous un prince italien ? Voulez-vous le retour de ces jours de force, de gloire et de bonheur dont jouirent vos ancêtres, sous la grande unité romaine ? mettez la main à l'œuvre. La première chose à faire c'est de chasser les barbares de l'Italie (C'est le nom piémontais des Autrichiens). Elle en est à attendre, presque mourante, celui qui la guérira de ses blessures, fera cesser l'oppression de la Lombardie, mettra un terme aux vexations qui accablent Naples et la Toscane, et cicatrifiera enfin des plaies si invétérées qu'elles sont devenues fistuleuses». (*Il Principe*, c. ult. ediz., 1550. - *Ibid.*, c. XXVI).

Afin de restaurer dans toute sa splendeur l'ancien empire, et de réaliser l'unité et la liberté italiennes qui en seront les heureuses conséquences, il faut un César. Machiavel n'a garde de l'oublier. Au prince, ambitieux de cette gloire, il trace les règles qu'il doit suivre, indique les qualités qu'il doit avoir. Avant tout le prince libérateur doit **regarder la religion comme un simple instrument de règne** «Son devoir, dit le maître, est de favoriser ce qui se présente à l'avantage de la religion. Eût-il la certitude que c'est un mensonge, il doit l'accréditer, afin de maintenir le peuple dans la crainte et dans la soumission. Plus il sera habile, plus il aura soin de le faire. Telle fut la conduite des Romains, les vrais modèles de la bonne politique». (*Disc.*, c. XIV, XVI, etc).

A cette **jonglerie sacrilège**, le successeur de Tibère ajoutera la **perfidie** envers les hommes. «En prince bien avisé, continue Machiavel, il ne doit point accomplir sa promesse, lorsque cet accomplissement lui serait nuisible, et que les raisons qui l'ont déterminé à promettre n'existent plus. Il lui sera toujours facile de trouver des prétextes pour colorer son manque de parole. Il devra bien comprendre qu'il n'est pas possible à un prince, surtout à un prince nouveau, d'observer tout ce qui fait les honnêtes gens. Il faut donc, autant qu'il pourra, qu'il ne s'écarte pas de la voie du bien ; mais qu'au besoin il sache entrer dans celle du mal. Au surplus, **ce que l'on considère, c'est le résultat**. S'il réussit, tous les moyens qu'il aura employés seront jugés honorables et loués par tout le monde». (*Il Principe*, c. XVIII).

De ces maximes et d'autres du même genre, exposées avec la même crudité, Machiavel conclut que son héros, doit tenir du lion et du renard, conformément au modèle, laissé par les anciens, nos maîtres en politique. «Le prince, dit-il, devant agir en bête tâchera d'être tout à la fois renard et lion. Plus il saura faire le renard, mieux il réussira. Mais il importe de bien cacher cette bête et par conséquent d'être grand dissimulateur et grand menteur»².

Vous le voyez, mon cher ami ; considérée dans sa formule et dans ses prétextes, la situation n'est pas nouvelle. Si, malgré des précurseurs plus ou moins nombreux, on attribue justement l'arianisme à Arius, le pélagianisme à Pélage, parce qu'ils ont donné nettement la formule de ces hérésies et qu'ils en ont été les apôtres : l'histoire est donc bien fondée à signaler Machiavel comme le père de la politique piémontaise ou mazzinienne, puisque le premier il en a tracé le programme et préparé le triomphe.

Si la théorie de la spoliation de l'Eglise romaine remonte à quatre siècles, la réalisation partielle de ce principe souverainement antichrétien, est à peine postérieure de quelques années. A l'époque de Machiavel, l'Eglise était le plus grand propriétaire de l'Europe. Nulle propriété n'était plus sacrée que la sienne. Tout change avec la politique césarienne, restaurée par Machiavel et son immense école. Développée par le luthéranisme, appliquée par tous les gouvernements, la spoliation de l'Eglise fait le tour de l'Europe. Dans le sens antique tous les rois veulent être Césars, tous les princes veulent être rois.

Devant leur ambition, excitée et justifiée par le Florentin, **tombent toutes les barrières protectrices du droit de**

¹ Le 4 mars de cette année, Ricasoli, gouverneur de la Toscane, disait aux troupes : «Notre constitution ne peut être entravée que par son *éternel ennemi* décrépit. Cet ennemi est *le pouvoir temporel de Rome*».

² Ma è necessario questa natura saperla ben colorire, et essere gran simulatore e dissimulatore. *Ibid*

propriété ecclésiastique. Le dépouillement de l'épouse de Jésus-Christ, ou, comme on dit depuis deux ans, **l'annexion**, envahit rapidement la Prusse, la Suède, le Danemark, la Hollande. Il passe en Angleterre ; et là, comme dans tous les autres pays, il se consomme par l'effusion de torrents de sang catholique.

Aidé des légistes, et il faut le dire, de certains membres du clergé, le Césarisme païen pénètre de plus en plus dans la politique des gouvernements. La spoliation s'étend aux Etats catholiques. Joseph II passe sa vie à voler l'Église. La France marche sur les traces des autres nations et les distance. Le Portugal, l'Espagne, l'Italie même l'ont imitée. Il est donc vrai, ce qu'on fait aujourd'hui contre Rome, n'est que le complément d'un attentat sacrilège, commencé il y a bientôt quatre siècles, et réalisé dans l'Europe entière. Tel est le géant contre lequel nous avons à lutter.

Telle est aussi, mon cher ami, la situation actuelle au triple point de vue de l'origine, de la théorie et de la pratique. Demain, je reviendrai avec vous sur la cause intime de cet étrange phénomène.

Tout à vous.

LETTRE V

L'abolition de la royauté temporelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ par la déchéance du Pape, comme prince souverain, voilà, mon ami, le but parricide vers lequel tendent, depuis plusieurs siècles, les nations soi-disant chrétiennes. Aujourd'hui, moins que jamais, il est impossible de ne pas le voir. Or, je le répète, ce fait le plus odieux et le plus menaçant de l'histoire constitue **la situation**. Autour de ce suprême attentat pivote tout ce que nous voyons, et tout ce que nous ne voyons pas.

Gardons-nous bien, nous autres catholiques, de prendre le change. L'affranchissement des peuples est un prétexte ; l'unification de l'Italie un moyen ; le Piémont un masque ; Victor-Emmanuel un manœuvre. Les duplicités de la diplomatie, les traités faits ou rompus, les marches et les contre-marches de la politique, les haltes mêmes de la Révolution, toutes ces choses qui arrêtent les regards de la foule, ne sont que des dessus de cartes, des circonstances accessoires et, comme je vous l'ai déjà dit, les péripéties du drame. Quel est-il dans sa **nature intime** et quel en est le vrai, le principal acteur ? A cette double question vous avez lu la réponse, indiquée dans l'encyclique du Pape et dans l'édit de son vicaire. Pour faire briller aux yeux de tous la terrible, mais profonde vérité de cette réponse, je me permets de vous adresser et à tous les esprits sérieux, les questions suivantes :

Comment se fait-il que l'Eglise catholique, reine et mère de la vieille Europe, soit, depuis plusieurs siècles, obligée de se replier sans cesse sur elle-même et de marcher de concessions en concessions, devant l'Esprit moderne qui ne lui en fait aucune ?

Comment se fait-il qu'elle ait vu toutes les racines qui, par la propriété, l'attachaient au sol d'une terre cultivée de ses mains, arrosée de son sang, successivement arrachées du nord au midi ?

Comment se fait-il qu'après dix-huit cents ans de possession et d'affirmation, le christianisme se retrouve aujourd'hui, non en présence du schisme et de l'hérésie, mais en face du négateur universels qu'il eut à combattre en entrant dans le monde ?

Comment se fait-il que les nations de l'Europe, baptisées depuis douze siècles, en soient arrivées au point de ne plus pouvoir souffrir que l'Eglise, leur mère, possède parmi elles un pouce de terre indépendant ?

Comment se fait-il que l'autorité royale de leur Rédempteur, représenté par Son Vicaire, cette autorité environnée des respects de tant de générations, consacrée par tant de bienfaits séculaires, soit aujourd'hui tellement incomprise, qu'on peut impunément la jouer sur les théâtres ; tellement impopulaire, qu'elle n'a plus d'appui dans la conscience du grand nombre, et que, malgré son angélique mansuétude, Pie IX est menacé de devenir le Louis XVI de la papauté ?

Comment se fait-il qu'on puisse le citer comme un criminel à la barre de l'Europe et qu'on lui fasse un procès en règle, pour établir qu'il doit se dépouiller lui-même de sa souveraineté temporelle, sous peine, s'il ne le fait pas, d'être déclaré responsable de tous les désordres commis et de tout le sang versé dans une expropriation violente ?

Comment se fait-il qu'au lieu de faire entendre contre les spoliateurs un cri unanime de malédiction, l'immense prétoire se divise en deux partis, dont le plus influent applaudit avec frénésie au scandale du procès et à la condamnation de l'innocence ?

D'où vient cette haine acharnée des fils contre leur père ? Quel est ce phénomène monstrueux, inconnu dans les annales du crime ?

Puisqu'il est évident qu'on n'en veut au pouvoir temporel de l'Eglise que pour affaiblir, entraver, anéantir, s'il était possible, son pouvoir spirituel, comment l'Europe de Charlemagne et de saint Louis, l'Europe des croisades, la fille si dévouée de l'Eglise, en est-elle venue à répéter le cri de mort du peuple déicide : **Nous ne voulons plus qu'elle règne sur nous !** Un prêtre roi est une insulte aux nations civilisées ; vieux débris d'un temps qui n'est plus, il doit disparaître : sa présence fait tache au siècle des lumières ?

Telles sont, cher ami, les graves questions qui se dressent devant nous. Quelle est la réponse ? Ceux qui ne doutent de rien, parce qu'ils ne se doutent de rien, vous en improviseront mille. Pour vous, le mot du Saint-Père sera l'expression adéquate de la vérité. En effet, l'observateur sérieux, placé sur le bord de la mer, n'explique pas la vague qui se brise à ses pieds par la vague qui la suit immédiatement. Pour avoir la cause de la tempête, il remonte **au centre même du mouvement**.

Or, en tête de l'histoire du monde et de la théologie de tous les peuples, est écrite une vérité qui rend compte de tout, et sans laquelle on ne saurait rendre compte de rien. Quel que soit le coin du globe qu'elle habite, ou le culte qu'elle professe, l'humanité répète de génération en génération : **« Depuis la faute originelle, deux esprits opposés planent sur le monde : d'une part, l'esprit du bien, le Saint-Esprit ; de l'autre, l'esprit du mal, Satan, l'ange révolté. Quoi qu'il fasse, l'homme vit sous l'empire de l'un ou de l'autre. S'il se soustrait à l'action de l'esprit du bien, il tombe, dans une proportion analogue, sous l'action de l'esprit du mal, et réciproquement. Ce qui est vrai de l'homme, est vrai des peuples, vrai de l'humanité ».**

En vain le langage du monde, ignorant et léger, déguise sous des mots insignifiants ou menteurs, ce fond immuable des choses. **Voilà dans son principe la seule philosophie de l'histoire et la cause intime du mal.**

Cela posé : dans ses rapports avec le christianisme, quelle est, depuis plusieurs siècles, la marche générale de l'Europe ? Notamment l'insurrection actuelle contre la papauté qui en est le dernier terme : comment la jugez-vous ? Est-ce le règne du Saint-Esprit, qui s'étend de plus en plus sur le monde ? Ou bien est-ce le règne de Satan, qui grandit à vue d'œil ?

C'EST L'UN OU L'AUTRE : IL N'Y A PAS DE MILIEU.

Si vous hésitez, comparez les temps aux temps, les fruits aux fruits. Pour former votre conviction, arrêtons-nous, mon cher ami, à un seul exemple. De ces blocs de granit qu'on appelle les Barbares et qui furent nos aïeux, le monde a vu sortir des enfants d'Abraham. Le nom de l'époque, témoin d'un pareil miracle, est aujourd'hui une injure, je le sais. Je sais aussi tout ce qu'on est en droit de reprocher au **moyen âge**. Il n'en est pas moins vrai que l'Esprit dont il fut animé, réalisa **quatre chefs-d'œuvre**, les quatre progrès seuls dignes de ce nom, que l'humanité ait jamais accomplis.

Il constitua la religion. Il fut un jour où l'Europe entière chanta le même symbole. De l'orient au couchant, du nord au midi, pas une voix discordante ne troublait ce vaste concert. **Unité de foi : magnifique triomphe de la vérité sur l'erreur.**

Il constitua l'Église. Il fut un jour où la société gardienne de la foi devint la puissance la plus aimée et la plus respectée, le plus grand propriétaire de l'Europe, et le clergé le premier corps de l'Etat. **Autorité de l'Eglise : magnifique triomphe de l'intelligence sur la force.**

Il constitua la société. Il fut un jour où pas une loi antichrétienne, par conséquent anti-sociale, ne souillait les codes de l'Europe. Pour maintenir l'harmonie sur la terre, comme le soleil la maintient dans le firmament, le Roi des rois, représenté par Son Vicaire, planait au-dessus de tous les rois. La décision d'un père, organe infallible de la loi éternelle de justice, était la dernière raison du droit et le terme des conflits. **La parole à la place du sabre : magnifique triomphe de la liberté sur le despotisme.**

Il constitua la famille. Il fut un jour où, dans l'Europe entière, la famille reposa sur les quatre bases qui font sa force, son bonheur et sa gloire : l'unité, l'indissolubilité, la sainteté, la perpétuité par le respect de l'autorité paternelle, pendant la vie et après la mort. **L'esprit à la place de la chair : magnifique triomphe de l'homme nouveau sur le vieil homme** ; guérison radicale de la polygamie, du divorce et de l'égoïsme, plaies hideuses de la famille païenne.

Telle est l'échelle ascendante parcourue par l'époque dont je parle.

Voyez, cher ami, celle que parcourt l'Europe moderne. Que sont devenues ces quatre puissantes colonnes de l'édifice religieux et social de nos ancêtres ?

Où est aujourd'hui l'unité de foi ?

Où est la propriété et la puissance royale de l'Eglise ?

Où est le droit public chrétien ?

Où est la constitution chrétienne de la famille ¹ ?

Sous quelle influence ces chefs-d'œuvre ont-ils été défigurés ou détruits ? Ces colonnes ébranlées ou brisées ? Ces progrès remplacés par des pas **rétrogrades**, qui nous font **reculer** de vingt siècles ? La Seine passera sur les tours de Notre-Dame avant qu'on empêche le sens commun de répondre : Non, telles ne sont pas les œuvres de l'esprit de Dieu. Mais si ce n'est pas sous l'influence de l'Esprit du bien que toutes ces ruines ont été faites, c'est donc sous l'influence de l'Esprit du mal. Il n'y a pas à sortir de là.

Ainsi, pour qui ne cherche pas à se payer de mots ni à en payer les autres, les destructions lamentables que je viens de signaler, et celles non moins lamentables qu'on prépare, en un mot, ce que nous voyons est **l'œuvre de l'antique prince de ce monde, chassé par le Rédempteur, mais revenu au sein des nations chrétiennes, avec une autorité peu différente de celle qu'il exerçait avant sa défaite au Calvaire.**

De victoire en victoire il marche aujourd'hui, escorté de l'Europe, son auxiliaire ou sa complice, à la conquête de Rome, son ancienne capitale. Refaire de la Rome des Papes, la Rome des Césars, afin de reconduire le monde à l'ordre social païen, regardé comme l'époque de la splendeur et de la prospérité de l'Italie : voilà, comme nous l'avons entendu, ce que disent hautement sans hésitation et sans phrase, de la Révolution et de ses projets, Pie IX et son vicaire.

Tels sont, mon cher ami, et j'ai mes raisons pour le répéter, **la définition exacte de la situation** et le dernier mot du drame qui nous tient en suspens. Ni les interprétations puériles de la sagesse mondaine, ni les dénégations insensées du parti pris ne parviendront à changer le mot, pas plus que les pauvres expédients de la diplomatie ne peuvent détruire le fait.

Tout à vous.

DANGERS

LETTRE VI

CHER AMI,

En faisant le tableau de la situation, j'ai dit **les douleurs des catholiques**. Depuis le Calvaire, en connaissez-vous de plus légitimes et de plus poignantes ? Regardez à l'orient : que voyez-vous ? En Cochinchine, cinq cents mille catholiques, traqués depuis trois ans comme des bêtes fauves, livrés à toutes les horreurs de la faim, des prisons et des tortures. En Syrie, une véritable boucherie de chrétiens : un massacre qui, par le nombre des victimes, les raffinements de la cruauté, la durée et l'étendue de l'extermination, se distingue de tous les autres.

Portez vos regards à l'occident : quel spectacle ? **Le règne du démon** s'étendant avec une rapidité inouïe ; tout un monde qui se dit chrétien, soulevé contre Dieu et contre Son Christ, vomissant contre eux, sur tous les tons et dans tou-

¹ Par arrêt du 16 janvier 1860, la Cour de Cassation a déclaré que le divorce est dans le droit des gens ? (Lesquels ?)

tes les langues, l'insulte et le blasphème, se moquant également de leur autorité, de leurs promesses et de leurs menaces. Toute une famille de peuples baptisés, calomniant la meilleure des mères, lui prodiguant l'outrage, la dépouillant, la chassant de son dernier asile, et lui faisant la guerre avec plus d'acharnement qu'ils ne la font au Turc, massacreur de leurs frères.

Les principes les plus sacrés du droit public, foulés aux pieds avec un cynisme jusqu'ici sans exemple ; la liberté humaine, prix d'un sang divin, trahie et crucifiée ; la propriété, la famille, ébranlées sur leurs bases ; l'hypocrisie de Judas, la lâcheté de Pilate, la félonie sous tous les noms ; puis le vol, le brigandage, le bouleversement de toutes les choses divines et humaines, érigés en droits et même en devoirs ; enfin et par-dessus tout l'ingratitude et l'insensibilité des coupables : voilà un coin du tableau.

Voyez, d'un autre côté, ce Vieillard, bien moins vénérable par ses cheveux blancs que par sa dignité suprême et par son angélique douceur, abreuvé d'humiliations ; ce Roi, le plus légitime de tous les rois, qui a passé en faisant le bien, accusé d'être un malfaiteur ; ce Pontife saint qui n'a cessé d'aimer, de prier et de bénir, réservé à la captivité ou à la mort ; ce Représentant de la liberté du monde, condamné comme un tyran ; ce Père qui pleure et qui demande en vain à ceux qui s'appellent ses fils, sinon des consolations égales à ses douleurs, du moins l'aumône de quelque secours efficace dans sa détresse extrême. Nulle voix puissante ne répond à la sienne et il en est réduit à dire : « J'ai nourri et élevé des enfants, et ils m'ont méprisé ».

Ainsi, Calvaire à l'orient, Calvaire à l'occident, et sur l'un comme sur l'autre, l'Eglise notre mère, couronnée d'épines et crucifiée : en Orient, par les infidèles, en Occident par ses propres enfants.

Rien ne manque à la scène du Golgotha. Voilà, mon ami, le sujet de nos larmes et des larmes de tous les catholiques.

Après les douleurs viennent les **dangers**. Lorsque le suprême attentat contre Rome sera consommé, les spoliateurs et leurs adeptes diront : C'est un fait accompli, et ils affecteront de ne plus y penser. Nous, catholiques nous dirons : C'est un fait à peine commencé. Et nous serons sur nos gardes. **L'ère des périls sera venue**, *instabunt tempora periculosa*. Que dis-je ? mon ami, déjà nous y sommes. Permettez-moi de vous signaler dans cette lettre un danger très redoutable, auquel un trop grand nombre n'ont pas su se soustraire : c'est **le danger du sophisme**.

Satan est **menteur** par nature, *mendax* ; il est le père du mensonge, *pater mendacii*. La première révolution a été faite par un mensonge, *eritis sicut dii*. Filles de celle-là, toutes les autres sont faites par le même procédé. Plus elles sont graves, plus elles mentent. Or, aujourd'hui les mensonges, les hypocrisies, les sophismes, tissés avec un art infernal, circulent parmi nous, plus nombreux que les atomes dans l'air. Des volumes ne suffiraient pas à les contenir. Je me borne à vous en signaler deux ou trois, autour desquels viennent se grouper une infinité d'autres.

Nous avons vu que, depuis quatre siècles, une des plus honnêtes et surtout des plus constantes occupations des gouvernements césariens, a été de spolier les Eglises particulières. Faite par les spoliateurs eux-mêmes, la loi civile a consacré le vol. Elle a tenu et voulu qu'on tînt pour légitimes propriétaires, les possesseurs des biens usurpés.

Par une audace inouïe, on a demandé à l'Eglise mère de ratifier le dépouillement de ses filles. Menaces de schisme, entraves de tout genre à l'exercice de son autorité spirituelle, rien n'a été omis pour arracher son consentement. Dans la crainte de plus grands maux, l'Eglise romaine s'est **résignée** à de **douloureuses concessions**, tout en exigeant des gouvernements une indemnité convenable pour les églises dépossédées. Telle est **la base des concordats modernes**.

Que fait aujourd'hui la Révolution ? Elle tourne contre la mère les arguments employés avec succès contre les filles. Depuis longtemps le feu de la rébellion est soufflé dans les Etats romains : argent, calomnies, dérisions sacrilèges, agents secrets et agents accrédités, violences ouvertes, tout a été mis en œuvre pour rendre impossible le gouvernement temporel du Saint-Père. Quand le sol a été miné et qu'une étincelle suffisait pour déterminer l'explosion finale, on est venu dire au Pape : « Votre position n'est plus tenable. Dans votre intérêt, et pour cause de tranquillité publique, reconnaissez le fait accompli. Imitiez Pie VI, votre vénérable prédécesseur. Consentez à l'expropriation partielle de vos domaines : vous n'y perdrez que des embarras. Comme indemnité, les nations catholiques, vos filles dévouées, vous feront une dotation magnifique.

« Vous ne pouvez, très saint Père, trouver mauvais pour l'Église de Rome, ce que vous avez trouvé bon pour les autres Eglises. Vous leur avez dit : Un fait violent vous a dépossédées de vos biens, Nous en sommes profondément affligé ; mais contre la force il n'y a pas de résistance. Pour le bien des âmes, Nous renonçons à vos droits. Acceptez, en échange le traitement stipulé. Parce que vous serez moins riches, la religion ne périra pas ».

Réduit à sa plus simple expression, ce discours mielleux est, passez-moi le mot, une argumentation digne de Mandrin. « Je vous ai volé hier, donc j'ai le droit de vous voler aujourd'hui. Hier vous vous êtes laissé dépouiller, et bien vous en a pris ; résister aujourd'hui, outre qu'il serait périlleux, serait manquer de logique et mentir à vos précédents ».

Si l'impertinence est odieuse, le sophisme est palpable. Les concessions douloureuses que le Saint-Siège a cru pouvoir faire au détriment des Eglises particulières, il ne peut, à aucun prix, les faire pour lui-même. D'abord, un serment solennel, prêté par chaque Souverain Pontife, s'y oppose. Avec non moins de force y résiste l'intérêt de l'Eglise universelle. Cette vérité va vous sauter aux yeux.

Que les Eglises de France ou d'Espagne, par exemple, soient pour le temporel sous la dépendance des gouvernements ; que cette dépendance entrave plus ou moins leur liberté de parole et d'action : c'est un grand malheur, sans doute ; mais c'est un malheur local. Ces Eglises, n'étant pas chargées d'enseigner toutes les nations, ni la vérité catholique, ni le gouvernement général de l'Eglise, ne souffriront essentiellement de leur servitude.

S'agit-il de l'Eglise de Rome, la question est tout autre. Que deviennent l'enseignement universel de la vérité et le gouvernement du monde catholique, si la métropole de la vérité, la maîtresse de toutes les Eglises, cesse d'être pleinement indépendante ? S'il n'est pas complètement libre de sa parole et de ses actes, comment son auguste Chef remplira-t-il la mission divine de confirmer ses frères dans la foi, partout et toujours ? En supposant même qu'il puisse le donner, que devient l'autorité de son enseignement ?

Dans les paroles du Pape, dépouillé de son indépendance territoriale, hôte, vassal ou pensionnaire de n'importe quel souverain, on sera toujours porté à craindre l'influence du maître. La malignité la cherchera ; l'esprit d'insoumission, le

mauvais vouloir ou la jalousie nationale sauront la trouver. **L'obéissance cesse d'être aveugle et filiale : elle hésite; c'en est fait de la foi.**

Avec la foi périt la liberté humaine. Cette liberté qui consiste à résister jusqu'au sang, plutôt que de plier sous le joug de l'erreur et de l'iniquité ; cette liberté à laquelle le monde doit toutes ses gloires, repose essentiellement sur **la foi inébranlable à la vérité et à la justice.** Rendez suspect l'organe authentique de l'une et de l'autre, et au lieu d'obéir jusqu'au sang, l'homme n'obéit pas du tout. Le gouvernement de la parole a perdu son autorité ; vous lui avez substitué le **gouvernement du sabre.**

En défendant son indépendance, ce n'est donc ni Ancône, ni Bologne, ni Rome, ni un morceau de terre quelconque, que le Pape défend : c'est la plus glorieuse prérogative de l'homme, celle dont il se montre justement le plus jaloux et le plus fier, c'est **la liberté**, la liberté de tous, la liberté du monde. Nous verrons bientôt que, dans sa lutte héroïque, Pie IX défend bien autre chose.

Passons à un second sophisme. «L'Eglise, dit-on, a subsisté sans indépendance territoriale, et le gouvernement de la parole n'en fut pas moins puissant. L'indépendance territoriale n'est donc pas nécessaire à l'Eglise».

C'est **prendre le fait pour le droit** ; c'est confondre les temps et les circonstances, dans le but d'embrouiller la question et pour le plaisir de faire un sophisme de plus. Voici la vérité : en établissant l'Eglise, le Fils de Dieu lui a donné tout ce qui est nécessaire pour atteindre sa fin. La fin de l'Eglise est la sanctification des âmes par le libre exercice de son autorité spirituelle. Or, **l'indépendance matérielle de l'Eglise romaine est nécessaire à l'exercice de l'autorité spirituelle du Saint-Père, organe et chef suprême de l'Eglise.**

Ainsi l'ont déclaré vingt fois, dans les siècles passés, les Vicaires de Jésus-Christ, et, dans les temps modernes, Pie VI, notamment, et Pie IX. Comme vous venez de l'entendre, le simple bon sens lui-même le dit si haut, qu'il est inutile d'insister. L'indépendance matérielle du Saint-Siège est donc de droit divin.

Sans doute l'Eglise romaine n'en a pas joui dès l'origine. Voudrait-on qu'elle eût possédé l'indépendance territoriale, au centre même d'un empire dont le chef était Néron ? Mais parce qu'il n'était pas actuellement réalisable, le droit n'en était ni moins réel, ni moins nécessaire. Quand, plus tard, elle l'a revendiqué et exercé, elle n'a pas inventé un droit nouveau, elle a simplement proclamé le droit inhérent à sa constitution.

On ajoute que dans les premiers siècles, alors que l'Eglise romaine ne jouissait d'aucune indépendance territoriale, le gouvernement de la parole ne fut jamais plus puissant. Je le sais, et les sanglantes annales des martyrs en sont la preuve. Qui donc imprimait à la parole du Pontife romain son autorité toute-puissante ? A défaut de l'indépendance matérielle, gage visible de la liberté de son enseignement, Pierre offrait son indépendance morale : **il donnait sa vie.**

Au milieu de l'amphithéâtre, sous la hache des bourreaux, sous la dent des tigres, à la vue d'un peuple immense, venu de tous les coins du monde, l'Évêque de la grande Rome, le Père des chrétiens, se laissant courageusement immoler, garantissait la vérité de son enseignement. Depuis Néron, jusqu'à Dioclétien, c'est ainsi que les papes signaient leurs bulles. «Comment, s'écrie Pascal, ne pas croire à des témoins qui se laissent égorger ?» On croyait donc : **la foi reposait sur le martyre.**

Cet état de choses devait-il, pouvait-il durer toujours ? Etait-ce là une existence régulière ? Évidemment non. Précisément parce qu'elle est militante et qu'elle avait glorieusement combattu, l'Eglise devait faire des conquêtes. En lui procurant l'indépendance matérielle, ces conquêtes devaient, pour autoriser sa parole et commander la foi, la dispenser du martyre. Telle est, mon cher ami, la raison profonde de cette indépendance qu'on s'efforce aujourd'hui de ravir à l'Eglise : Satan sait ce qu'il fait.

Comme cette question touche à la fois au présent et à l'avenir, j'ajoute quelques mots. Du droit sacré à l'indépendance, les faits, d'accord avec le raisonnement, montrent tout ensemble l'existence et la nécessité. Relativement à son indépendance territoriale, la vie de l'Eglise se divise en quatre périodes.

La première, depuis le commencement jusqu'à Constantin. A cette époque point d'indépendance territoriale : et c'est l'ère des persécutions et des martyres ; c'est l'empire de Satan sur le monde ; c'est le règne de l'Eglise, puissance purement spirituelle, restreint à de simples individualités.

La seconde, depuis Constantin jusqu'à Charlemagne. A cette époque, indépendance territoriale incomplète et mal définie : et c'est, comme on l'a remarqué avant nous (Voir le théolog. Muzarelli : *Richesses du clergé*), l'ère des tribulations et des vexations incessantes du Saint-Siège ; l'ère des hérésies, pullulant comme l'ivraie dans le champ sans défense suffisante du père de famille ; l'ère des luttes de l'Eglise contre Satan, qui lui dispute encore le terrain pied à pied.

La troisième, depuis Charlemagne jusqu'à la renaissance du paganisme. A cette époque, indépendance territoriale complète et authentique : et **c'est le règne social de l'Eglise, substitué à celui de Satan ; c'est la royauté visible de Jésus-Christ partout reconnue ; c'est la défaite de toutes les hérésies, dont aucune n'est assez puissante pour prendre racine dans le sol de l'Occident.**

La quatrième, depuis la renaissance du paganisme jusqu'à nous. A partir de cette époque, l'indépendance territoriale de l'Eglise est attaquée de nouveau, et, comme nous l'avons vu, longtemps avant Luther. **Cette indépendance devient de plus en plus incomplète. Aussitôt recommence l'ère des tribulations, des schismes et des hérésies. Le règne social de l'Eglise s'affaiblit à vue d'œil, et celui du mal grandit dans des proportions analogues.**

Enfin, aujourd'hui même, on reconduit l'Eglise à son état de dépendance complète et de puissance purement spirituelle, régnant, comme aux jours des catacombes, sur de simples individus. César et le Pape vont se retrouver en présence. Dieu veuille que demain ne recommence pas l'ère des persécutions et des martyres !

Vous le voyez, cher ami ; **l'histoire entière montre l'autorité spirituelle de l'Eglise, augmentant ou diminuant dans les mêmes proportions que son indépendance matérielle.** Dans leur haute signification, les faits que je viens d'indiquer, sont corroborés par un autre non moins constant. On prétend que l'indépendance territoriale n'est pas nécessaire à l'Eglise ; que les richesses du clergé sont plutôt un mal qu'un bien ; que la pauvreté sied beaucoup mieux à l'épouse d'un Dieu pauvre, et lui donne, aujourd'hui surtout, une autorité morale plus universelle et plus respectée.

S'il en est ainsi, d'où vient que tous les princes, tous les peuples, toutes les époques qui ont le plus aimé l'Eglise, qui

l'ont environnée d'un respect plus filial, se sont empressés d'accroître son indépendance matérielle, en lui faisant hommage de riches propriétés, quelquefois de villes et de provinces entières ? Leur amour a été bien aveugle. Tant soit peu clairvoyant, il se serait abstenu ; très clairvoyant, il aurait réduit l'Église à la dépendance et à la mendicité. Au contraire, les princes hérétiques et schismatiques, les gouvernements impies et révolutionnaires qui ont spolié l'Eglise et qui l'empêchent d'acquiescer, ont seuls compris les vrais intérêts de la religion.

A ce compte, Constantin, Charlemagne et leurs imitateurs furent des sots et de fort mauvais chrétiens ; Henri VIII et ses pareils, des hommes de bon sens et des chrétiens vraiment évangéliques. Garibaldi et Victor-Emmanuel, qui aujourd'hui ne laissent pas au Pape où reposer sa tête, sont les deux premiers catholiques du monde !

Et il y a de fortes têtes qui se laissent prendre à un pareil **sophisme**, qui le défendent, qui le propagent et qui le font accepter ! Il en reste un autre dont je réserve l'examen à ma première correspondance.

Tout à vous.

LETTRE VII

CHER AMI,

Les sophismes dont nous avons fait justice ont pour but d'établir en principe que l'indépendance matérielle n'est pas nécessaire à l'Eglise, et que la pauvreté lui convient mieux que la richesse. Du particulier on passe au général. On prétend prouver que le Pape actuel doit faire l'abandon des provinces envahies par la Révolution. Pour cela, on cite l'exemple de Pie VI.

Le choix n'est pas heureux. C'est précisément parce qu'il a sous les yeux l'expérience de son vénérable prédécesseur, que Pie IX ne doit rien céder. Après avoir signé, forcé et contraint, le traité de Tolentino, Pie VI conserva-t-il le reste de ses Etats ? La cession qu'il crut pouvoir faire à la force brutale l'empêcha-t-elle d'être chassé, quelques mois plus tard, de Rome et de l'Italie, d'être privé de la liberté et de mourir en prison ? Convenez qu'un pareil résultat est très-encourageant pour Pie IX.

D'ailleurs, les circonstances ne sont plus les mêmes. Au temps de Pie VI, la Révolution n'avait pas encore dit clairement son dernier mot. On pouvait, à la rigueur, se méprendre sur ses projets et croire qu'elle se contenterait d'une usurpation partielle. Aujourd'hui, une pareille illusion n'est plus possible. **La Révolution ne veut pas seulement une partie du domaine de saint Pierre, elle le veut tout entier : de cela elle ne fait plus mystère.**

En outre, l'éminent cardinal Antonelli fait remarquer, avec raison, que Pie VI fut dépouillé par violence, et qu'on propose à Pie IX d'abdiquer. Or, jamais pape n'a abdiqué : il ne le peut, ni ne le doit. «Si donc, ajoute-t-il, on considère la différence des cas, on verra sans peine que le même motif qui engagea Pie VI à céder, oblige Pie IX à un refus absolu.

«Pie VI, dans des circonstances complètement différentes des circonstances actuelles, se trouvait **en face d'une violence insurmontable et d'une force matérielle**. Pie IX, au contraire, est aux prises **avec un principe** qu'on voudrait faire prévaloir. Or, la force matérielle n'est qu'un fait. De sa nature elle est limitée et ne se fait sentir que dans le cercle de son action, qu'elle ne peut outrepasser. Il en est tout autrement des principes. De leur nature ils sont universels et d'une fécondité inépuisable. Ils ne s'arrêtent pas au point auquel on veut restreindre leur action, mais ils tendent à une application générale.

«Ainsi Pie VI, en cédant à la force matérielle, pouvait espérer raisonnablement de sauver le reste de ses Etats, tandis que Pie IX, cédant à un prétendu principe, abdiquerait virtuellement la souveraineté de tous ses Etats, et autoriserait une spoliation contre tout principe de justice et de raison. Par là on peut voir que l'exemple de Pie VI conduit plutôt à une conclusion tout opposée à celle qu'on a en vue»¹.

Vous pouvez maintenant apprécier ce nouveau sophisme dont on a fait tant de bruit ; mais de celui-là et de tous les autres du même genre, il faut faire, en faveur des catholiques une plus complète justice.

Or, indépendamment de toutes les raisons alléguées, l'intérêt même de la société, menacée par le communisme païen, fait un devoir particulier à Pie IX de ne rien sanctionner de ce qu'on ose contre son domaine temporel.

EN DÉFENDANT SON DROIT, LE PAPE DÉFEND TOUS LES DROITS.

Voilà le point sur lequel il faut maintenant la question. Pour le dire en passant, à la honte de certains catholiques, plus ou moins élevés dans l'échelle sociale, voilà ce qu'ont très bien compris et noblement exprimé, dans leur adresse à Pie IX, les protestants du Mecklembourg.

Déjà nous avons vu qu'en défendant son indépendance le Saint-Père défend la liberté. Il reste à montrer qu'il **défend l'autorité, la propriété, tous les biens, tous les droits, la société elle-même, et cela contre la barbarie**. Pour caractériser ce qui nous menace, je n'ai pas d'autre mot. Si celui que j'emploie est trop fort, vous l'adouciez ; mais avant de vous mettre en quête d'un synonyme, écoutez-moi.

Avouez d'abord, cher ami, que nous assistons à un spectacle étrange. Que se passe-t-il sous nos yeux ? Deux forces ennemies sont aux prises : la Révolution et le Catholicisme. **Que veut la Révolution ? Inaugurer son droit. Quel est-il ? C'est le droit de l'homme régnant sans dépendance et sans contrôle de l'autorité de Dieu ; en d'autres termes, c'est le droit de la force. Qu'est-ce que l'inauguration du droit de la force ? C'est le triomphe de la barbarie ; car le même droit régit les sauvages et les loups.**

Voyez maintenant où nous en sommes. Sous le ciel, un seul homme défend aujourd'hui le vrai droit, le droit de la justice, contre le droit révolutionnaire. Pour le sauvegarder il se dévoue aux outrages, aux persécutions, à la pauvreté, au martyre peut-être. Sa cause est la cause de tous, la cause de la civilisation. Ne semble-t-il pas que l'Europe entière devrait se grouper autour de lui et le seconder héroïquement de la triple puissance de ses prières, de son or et de son sang ?

Eh bien ! Non seulement on l'abandonne ; mais encore, loin de lui tenir compte de son invincible énergie, vous entendez des millions d'hommes de tout pays, de tout état et de tout rang blâmer sa conduite, le taxer d'obstination, d'aveu-

¹ Dépêche du 29 février 1860, en réponse à la circulaire de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères de France.

glements et d'ambition mondaine. C'est ainsi qu'on rabaisse la plus haute question sociale, aux mesquines proportions d'un vil intérêt. Que Dieu leur pardonne; car ils ne savent ce qu'ils disent !

Ils ne savent pas qu'en défendant le droit chrétien contre le droit révolutionnaire, l'héroïque Pie IX défend l'ordre contre le désordre, l'autorité contre l'anarchie, la propriété contre le socialisme, la civilisation contre la barbarie ; le château du noble, le coffre-fort du banquier, le magasin du négociant, la caisse d'épargne de l'ouvrier, le champ du laboureur, aussi bien que le trône des rois, même celui de Victor-Emmanuel. **Tous les droits se tiennent.** Le palais et la chaumière reposent sur le même fondement. L'incendie n'a pas de préférence : du même vol il consume les quartiers riches et les faubourgs.

Qu'il soit reconnu en principe qu'on peut, sous prétexte de convenance ou d'utilité nationale, exproprier, au mépris de tous les droits et de tous les traités existants, un prince quelconque, fût-il pape : avant peu pas un trône ne restera debout. A plus forte raison nul propriétaire n'est en sûreté. Le principe que vous invoquez aujourd'hui contre le Souverain Pontife, et que vous avez la prétention de lui faire sanctionner, demain l'impitoyable logique de la démocratie le tournera contre vous-mêmes : qu'aurez-vous à répondre ?

Voilà ce qu'on ne veut pas comprendre : je devrais dire **ce qu'on ne peut plus comprendre.** Tels sont en effet l'impuissance de logique et l'affaiblissement du sens commun, même chez un grand nombre d'honnêtes gens, que ces idées élémentaires passent à vingt coudées au-dessus de leur tête. Entre tous les symptômes du mal auquel l'Europe est en proie, je n'en connais pas de plus alarmant que cette **faiblesse** ou cette **perversité des intelligences.**

Quand vous voyez un homme, tâtonner en plein midi, prendre les voitures pour des portes cochères, appeler blanc ce qui est noir, vous dites que cet homme est frappé de vertige ou de démence. Quand je vois un monde me donner le même spectacle, comment ne dirais-je pas qu'il est sur les frontières de la barbarie ? Ce qui est folie pour l'individu est barbarie pour les peuples.

Quoi qu'il en soit, pour qui conserve la faculté de lier deux idées, la chute du trône temporel de saint Pierre, c'est, dans l'ordre social, l'incertitude de tous les droits, l'ébranlement de tous les trônes, et le signal d'une débâcle générale. Dans l'ordre religieux, c'est pour l'Eglise l'entrée dans la phase la plus difficile de son existence, peut-être le retour aux catacombes. Pour les nations qui condamnent leur mère à cette dure épreuve, c'est le commencement d'un avenir incertain, que le regard le plus ferme n'ose envisager.

N'en déplaise aux auteurs et aux approbateurs de la spoliation, ce fait qu'on s'efforce de réduire à de mesquines proportions, est gros d'événements immenses qui ébranleront l'Europe jusque dans ses fondements. Nous y reviendrons plus tard. En attendant, je dois vous parler de dangers plus prochains. Le but pratique de mes lettres le demande : ces nouveaux dangers sont **le schisme¹ et la persécution.**

Tout a vous.

LETTRE VIII.

CHER AMI,

Quatre faits s'engendrent les uns les autres et s'enchaînent par un **lien indissoluble de parenté. Despotisme, spoliation de l'Église, schisme et persécution** : voilà ce que nous voyons à toutes les époques de l'histoire. Ces faits sont dans la situation actuelle. Je ne dis pas qu'ils en sortiront, veuillez bien le remarquer; je dis seulement qu'ils y sont. Or, les faits ne sont frères, que parce que les idées sont sœurs. Une fois établi, la première chose qui fait le despotisme, royal ou populaire, c'est de spolier l'Église, son incorruptible rivale. L'appauvrir, afin de l'affaiblir; l'affaiblir, afin de la tenir sous sa main : rien de plus logique. Si la spoliation atteint le chef même de l'Église et le dépouille de son indépendance territoriale : qu'arrivera-t-il ?

Dans la supposition la plus favorable, la parole du Père commun devient suspecte. Bien ou mal fondée, cette suspicion est une **semence de schisme.** Je n'insiste pas. Reportez-vous à ce que nous avons dit de la liberté humaine, dont la garantie se trouve aussi dans l'indépendance pontificale. Si vous voulez des raisonnements, lisez les réflexions tant de fois citées de Napoléon I^{er}.

Un jour le guerrier fut théologien. Il dit : «L'institution qui maintient le Pape gardien de l'unité catholique est une institution admirable. On reproche à ce chef d'être un souverain étranger, et il faut en remercier le ciel. Quoi ! se figure-t-on dans un même pays une autorité pareille, à côté du gouvernement de l'État ? Réunie au gouvernement, cette autorité deviendrait le despotisme des sultans ; séparée, hostile peut-être, elle produirait une rivalité affreuse, intolérable. Le Pape est hors de Paris, et cela est bien. Il n'est ni à Madrid, ni à Vienne, et c'est pourquoi nous supportons son autorité spirituelle. A Vienne, à Madrid on est fondé à en dire autant. On est donc heureux que le Pape réside hors de chez soi, et qu'en résidant hors de chez soi, il ne réside pas chez ses rivaux. Je ne soutiens pas ces choses par un entêtement de dévot, mais par raison» (Rapporté par M. Thiers dans *l'Histoire du consulat*).

Combien de malheurs Napoléon se fût épargnés, s'il avait pris ses propres paroles pour règle de conduite ! Mais non; il est dans la nature du despotisme de vouloir au delà de ce qu'il doit. Ici se présente la seconde supposition plus certaine que la première et beaucoup plus grave.

Le Pape privé de son indépendance, se trouve en conflit avec le prince dont il est l'hôte ou le vassal. Sans être prévaricateur, il ne peut accorder ce qu'on lui demande : que va-t-il se passer ? Pour trouver la réponse, il ne faut pas remonter bien haut dans l'histoire.

Notre siècle a vu un Pape de sainte mémoire, agneau par la douceur, mais heureusement lion par la fermeté. Dépouillé de son domaine temporel, ce Pape devient le prisonnier du spoliateur. Pour le plier à ses caprices injustes, il n'est sorte de pression que César n'exerce sur le Pontife. En butte aux séductions, aux menaces, aux mauvais traitements, le Vicaire de Jésus-Christ veut protester. On lui ferme la bouche. Il veut continuer d'enseigner et de gouverner l'Église. Sa parole ne peut arriver aux oreilles du monde catholique. Abreuvé d'outrages, il est traîné de prison en prison ; et, ce qui

¹ Note de LHR. Le schisme a fini par aboutir : c'est la religion conciliaire. La persécution suivra.

est sans exemple dans les annales des persécutions anciennes, pendant plus de cinq ans, le gouvernement de l'Eglise lui est rendu complètement impossible¹.

Si la voix de la vérité était forcément muette, celle de l'erreur ne l'était pas. Autour de la prison pontificale, des tentatives de schisme se poursuivaient avec une ardeur et un éclat qui **mirent l'Eglise de France à deux doigts de sa ruine**. Il était temps que la Providence intervînt. Elle le fit, comme dans tous les cas semblables, d'une manière directe et souveraine. Celui qui se rit des conseils des hommes et qui commande aux éléments, est le même qui a dit : «Tu es Pierre; et sur cette pierre Je bâtirai Mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle». Il se souvint de sa parole : vous savez le reste.

Je vous entends, cher ami ; vous supposez donc, me dites-vous, que le schisme est dans l'esprit de la situation ? Même dans cette hypothèse, le croyez-vous possible ? A la première question vous connaissez déjà ma réponse. La situation est le règne chaque jour grandissant de la Révolution. Or, **la Révolution** veut mieux que le schisme. Pie IX lui-même l'a dit : elle **veut la ruine complète de la religion catholique**, *catholicam religionem funditùs evertere*. Si jamais elle devient maîtresse absolue de ses actes, nous verrons le fond de sa pensée.

Quant aux gouvernements qui sont de connivence avec elle et qui prétendent lui dire, comme Dieu lui-même dit à l'Océan : Tu viendras jusque-là, et défense à toi d'aller plus loin ; ne leur prêtons, je le veux, aucune intention schismatique². Mais leurs dispositions, si bonnes qu'elles soient aujourd'hui, suffisent-elles pour nous rassurer ? Les hommes sont-ils toujours maîtres d'eux-mêmes et des événements ? Ignore-t-on les entraînements d'opinions, les prétendues nécessités des circonstances, si souvent invoquées dans les temps de révolution ?

Ne sortons pas de l'histoire moderne. A son début la Révolution française, dans un grand nombre de ses acteurs, voulait-elle d'une volonté préconçue, **le schisme de la Constitution civile** ? Il est fort permis d'en douter. Néanmoins l'événement s'est accompli. Au bas de l'acte schismatique, vous pouvez lire la signature des mêmes hommes qui, naguère, avaient juré le respect inviolable de la religion catholique.

Reste votre seconde question : le schisme serait-il aujourd'hui possible ? Pour mettre les catholiques en garde, je pourrais me contenter de rappeler le mot de l'Apôtre : «Il faut qu'il y ait des hérésies» ; à plus forte raison des schismes.

C'est une des mille épreuves réservées à l'Église. A cet égard notre époque jouirait-elle de quelque immunité ? Ne porte-t-elle dans son sein aucun des éléments de cette maladie morale ? **Que faut-il donc pour faire un schisme ? Deux choses : une négation et une affirmation. Une négation de foi et d'obéissance à l'Église, et une affirmation d'ambition à satisfaire ou de bien-être à conserver.**

La négation manque-t-elle de nos jours ? Regardez autour de vous, et jugez de l'arbre à ses fruits. **Où est la foi du grand nombre ? Cette foi carrée que rien ne renverse, cette foi toute d'une pièce, qui est ou qui n'est pas, et pour qui toute concession réprouvée ou suspecte est une apostasie ?** Un des caractères de notre temps, n'est-ce pas l'impatience du joug de l'autorité religieuse ? **N'est-ce pas un fait malheureusement trop certain, que la plupart des intelligences cherchent à échapper par une tangente quelconque, à l'orbite de la foi simple et complète ? L'indifférence même pour la vérité dogmatique peut-elle être poussée plus loin ?**

Comme expression authentique de ces dispositions alarmantes, n'avons-nous pas l'égalité devant la loi, **du oui et du non en matière de croyances** : phénomène inouï dans le monde chrétien et que Rome païenne ne vit qu'aux jours de sa décadence ? N'avons-nous pas encore la tranquille obstination de tant d'hommes de toute condition et de toute dignité qui, aujourd'hui même, répondent par le mépris et par le sarcasme aux foudres de l'excommunication dont l'Église les a frappés ?

S'agit-il de l'affirmation ? Un autre caractère distinctif de l'époque actuelle, n'est-ce pas la fièvre des jouissances ? Pour une portion trop nombreuse de la société, la vie est-elle autre chose qu'une course au clocher, vers l'or, les dignités et les plaisirs ? Que l'augmentation ou simplement la conservation de ces biens, dont tant d'hommes ont fait leurs dieux, dépende d'une désobéissance à l'Église, est-il bien sûr que la foi des martyrs se réveille tout à coup dans les cœurs, au point de faire préférer à tous, la pauvreté à la fortune, l'humiliation aux honneurs ? Que répond l'histoire de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France elle-même et de tous les pays, où le schisme est devenu le prix des dignités et des richesses ? Les deux éléments de schisme ne manquent donc pas.

Or, le schisme, en principe, c'est, à un moment donné, la persécution en pratique : autre danger de la situation. Non plus que partout ailleurs, nous n'accusons ici les intentions de personne, et notre but n'est nullement de jeter dans les âmes des inquiétudes chimériques. Nous constatons seulement un fait : **la connexion qui existe entre le schisme et la persécution.**

Si grand qu'ait été aux différentes époques de schisme, le nombre des transfuges et des adorateurs du fait accompli, l'Eglise et ses droits ont toujours conservé, et toujours ils conserveront **d'intrépides défenseurs**. Le pouvoir schismatique s'est partout chargé de **les transformer en confesseurs de la foi et en martyrs**. Ce pouvoir veut être obéi de tous, et à tout prix. Pour lui c'est toujours une question d'amour-propre et de tranquillité, souvent une question de vie ou de mort. Dans ces conditions, inhérentes à sa nature, **il se trouve fatalement entraîné à briser toutes les résistances. Alors on coupe les têtes sans scrupule, parce qu'on les coupe par principe.**

La Révolution française en est encore la preuve. Après avoir décrété solennellement la liberté, l'égalité, la fraternité de tous les citoyens, le respect de la religion et l'inviolabilité du roi, elle tombe dans le schisme. Le lendemain on la voit décréter, avec non moins de solennité, la proscription des prêtres et des catholiques, les massacres de la Vendée, le règne

¹ *Arcta custodia... per annos quinque et amplius detentus, viis omnibus penitus interclusis, ne Dei Ecclesiam regere posset, nullo similis in priscis annalibus exemplo. Brev.-Rom. 24 maii.*

² C'est sans doute par surprise que le gouvernement a laissé paraître, il y a deux jours, une brochure intitulée : *Empereur et Pape*. Cette brochure est un appel direct au schisme. En voici le résumé : «Suppression de l'influence romaine, nomination d'un Patriarche, concile œcuménique de l'épiscopat français, vote universel appliqué au clergé, l'État, directeur de l'administration religieuse, suppression des concordats, constitution civile du clergé». La tendance est-elle assez claire ?

de la terreur et le meurtre de Louis XVI.

Sous le premier Empire, n'avons-nous pas vu la persécution marcher sur une ligne parallèle, avec les tentatives schismatiques de 1811 ? Voulez-vous remonter plus haut ? Souvenez-vous de l'Allemagne et de l'Angleterre au seizième siècle. Lisez ce que fait aujourd'hui même le très clément Empereur de Russie, à l'égard de ses sujets catholiques. Sans aller si loin, voyez de quelle manière la révolution italienne, qui n'est qu'à son début, traite le clergé fidèle dans les pays usurpés. Combien de religieux chassés et dépouillés ! Combien d'évêques fugitifs, exilés ou incarcérés !

Mais à quoi bon prouver l'évidence ? **Dans tous les temps et dans tous les pays, despotisme, spoliation de l'Eglise, schisme et persécution sont quatre faits corrélatifs.** Avec la proscription du droit chrétien, l'ère des Césars recommence ; et l'ère des Césars est inévitablement l'ère des martyrs. A cette loi, l'histoire du passé n'offre aucune exception. L'histoire du présent sera-t-elle plus heureuse ? L'avenir répondra.

Tout à vous.

LETTRE IX

CHER AMI,

Les dangers que nous venons de signaler sont dans la nature de la situation actuelle, c'est-à-dire dans le triomphe chaque jour plus complet de la Révolution. A moins d'un miracle, **ils seront, un jour ou un autre, de terribles réalités.** Ces réalités seront partout où la Révolution régnera, et dans la même proportion que la puissance de son règne. Mais la perspective du schisme et de la persécution effraie surtout les catholiques. Les autres, et c'est le grand nombre, en sont assez peu touchés. Qu'ils ne se rassurent pas trop vite. Il y a des sujets de crainte qui sont communs à tous. Je veux parler des **calamités publiques**, conséquences de la situation.

Retenez bien ceci : **tout ce que la Révolution n'a pas fait, elle le hait ; tout ce qu'elle hait, elle le détruit. Donnez-lui aujourd'hui le pouvoir absolu, et, malgré ses protestations, elle sera demain ce qu'elle fut hier, ce qu'elle sera toujours : la guerre à outrance contre la religion, la société, la famille, la propriété. Dieu du mal, elle ne change pas, elle ne peut changer. Qu'elle ne dise pas qu'on la calomnie : ses actes la trahissent.** Souvenez-vous de 1793 et de 1848. Voyez ce qu'elle est en Italie en 1860.

Avec une audace sans exemple, elle foule aux pieds la double charte du monde civilisé : la religion et le droit des gens. Elle la déchire, elle en porte les lambeaux sanglants au bout de ses baïonnettes. **Sur ses drapeaux, elle inscrit le droit de révolte contre toute autorité, excepté la sienne ; le droit d'opprimer, d'expulser, d'incarcérer quiconque lui déplaît ; le droit de dépouiller tous les souverains, en dépouillant le souverain le plus légitime de tous : et ce droit, elle le pratique.**

Qu'est-ce que cela, sinon le **communisme** en grand, prélude du communisme en petit ? Si, contre toute justice divine et humaine, il est permis aux rois de s'annexer des royaumes, pourquoi serait-il défendu aux particuliers de s'annexer le portefeuille, la maison, le champ de leur voisin ?

Ce qu'il y a de plus alarmant, c'est l'attitude des nations en présence de pareils attentats. L'Europe est minée, démantelée par un peuple de barbares. Parmi les rois, les uns applaudissent ; les autres demeurent l'arme au bras. En vain l'oracle infaillible de la vérité, le Pontife suprême, se fatigue à crier que la Révolution en veut à tous les trônes, que la société va au communisme, c'est-à-dire à la dernière limite du désordre et du malheur¹. Les sourds n'entendent pas, les aveugles ne voient pas : l'Europe officielle s'irrite ou sourit. Les honnêtes gens répètent : Le triomphe de la Révolution est impossible.

Ainsi ont toujours raisonné les peuples coupables et les esprits vulgaires, à la veille des grandes catastrophes. «Le monde n'a jamais été plus éclairé, la fortune publique plus prospère, l'armée plus brave, le sénat plus fidèle, l'Empereur plus puissant qu'aujourd'hui» ; ainsi raisonnaient les Romains du haut et du bas-empire ; les premiers, quelques années avant l'invasion des Barbares ; les seconds, à la vue même des flottes de Mahomet. Pour abréger, ainsi raisonnaient les endormeurs à l'époque de nos états généraux. Ils ne voyaient pas, ou ils ne voulaient pas voir que 1793 était dans 1789, comme le poulet dans l'œuf, et qu'il suffisait d'un coup de bec pour le faire éclore.

Pour moi, cher ami, j'avoue que cette quiétude est loin de me rassurer. Elle n'a jamais rassuré les esprits les plus clairvoyants. Vous venez d'entendre le Saint-Père. Écoutez quelques autres observateurs. La spoliation du domaine temporel est le dernier coup porté à la dernière racine qui, par la propriété, attache l'Église au sol de l'Europe. «Or, disait il y a trente ans, M. de Bonald, c'en est fait de la religion publique en Europe, si elle n'a pas de propriété ; c'en est fait de l'Europe, si elle n'a plus de religion publique». (*Théor. du pouv.*, t. III, p. 106).

En 1849, Donoso Cortès m'écrivait : «Je vous dois un million de remerciements pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer un exemplaire de l'ouvrage dans lequel vous avez si résolument et si profondément sondé les plaies de cette société mourante (*Où allons-nous ? Coup d'œil sur les tendances de l'époque actuelle*). La lecture en a été pour moi extrêmement triste et délicate en même temps. Extrêmement triste, par la révélation de grandes et formidables catastrophes ; délicate, par la manifestation sincère de la vérité.

«Mes idées et les vôtres sont à peu près de tout point identiques. Dieu a fait la chair pour la pourriture et le couteau pour la chair pourrie. Nous touchons de la main à **la plus grande catastrophe de l'histoire.** Pour le moment, ce que je vois de plus clair, c'est la barbarie de l'Europe et sa dépopulation avant lui. La terre par où a passé la civilisation philosophique sera maudite. Elle sera la terre de la corruption et du sang. Ensuite viendra... ce qui doit venir».

Placé à un autre point de vue, l'empereur Napoléon I^{er} arrivait à la même conclusion. Il disait il y a plus de quarante ans : «Dans cinquante ans l'Europe sera républicaine ou cosaque». Il aurait dit socialiste si le mot avait existé.

Ainsi, invasion des barbares de l'intérieur ou invasion des barbares du dehors, peut-être l'une et l'autre ; des sauterelles pour l'Égypte ; des hordes à demi nues pour les Romains ; la faiblesse pour humilier la force ; la barbarie sauvage pour

¹ *Pronum est intelligere, quantum unicuique gubernio discrimen in dies comparetur, et quanta in universam civilem societatem redundet pernicies, cum ita fatali communismo aditus aperiatur.* (Alloc., 28 septembre 1860.)

châtier la barbarie savante : équation providentielle entre le crime et le châtement. Qui peut répondre, en voyant ce qui se passe, que les inductions de la logique, les analogies de l'histoire et les pressentiments du génie ne sont que des rêves ?

Aux yeux du plus vulgaire bon sens une chose est certaine : Le trône de saint Pierre, c'est-à-dire la pleine indépendance matérielle du Pape, est la seule digue de l'Europe contre le despotisme et la barbarie. Ce trône renversé, tout est à craindre ; car tout devient possible.

Ajoutez, mon cher ami, que **pour le catholique LA REVOLUTION N'EST PAS UN FAIT, COMME TOUT AUTRE FAIT : C'EST UN CHATIMENT**. Nos raisons de craindre sont moins dans ce que nous voyons, que dans ce que nous croyons. Comme l'aimant attire le fer, le crime attire le châtement. Entre le crime et le châtement existe la même proportion qu'entre la cause et l'effet. **Seul le repentir peut sauver le coupable**. Ces axiomes du monde moral sont pour nous plus certains que les axiomes de géométrie.

Promenez maintenant vos regards sur une carte d'Europe. Voyez si vous trouvez une nation baptisée qui, depuis quatre siècles, ne soit coupable de schisme, d'hérésie, de spoliation, de persécutions atroces, d'indifférence et de blasphèmes sans exemple et sans nom, dans l'histoire des âges antérieurs. Dépouiller l'Eglise, enchaîner l'Eglise, souffleter l'Eglise : ces trois mots ne résument-ils pas, dans ses rapports généraux, la vie de ces filles bien nées à l'égard de leur mère ? **En principe ou en fait, toutes sont coupables d'insurrection permanente contre le Christianisme. Sont-elles repentantes ?** Interrogez leurs actes; écoutez ce qui se dit; voyez ce qui se passe.

En présence de la suprême humiliation qu'on inflige aujourd'hui au souverain Pontife, quelle est leur conduite ? quel est leur langage ? Le second se traduit par la première. Toutes disent avec assurance : «Que les affaires du Pape s'arrangent ou qu'elles ne s'arrangent pas, il importe assez peu. C'est une question purement temporelle, sans aucune connexion avec l'ordre religieux, moins encore avec l'ordre social. Que les ultramontains cherchent à lui donner des proportions et un caractère qu'elle n'a pas : personne ne le prendra au sérieux. Assises sur les immortels principes de 1789, les bases de la société moderne et de la prospérité publique sont assez solides, pour n'avoir rien à redouter de ce conflit suranné, entre le temporel et le spirituel». Puis, jetant sur le passé un superbe dédain et au ciel un insolent **défi**, elles ajoutent : «On faisait accroire au moyen âge que le Pape devait être roi ; que les peuples avaient besoin du Christianisme et de l'Eglise ; que plus elles leur étaient soumises, plus les sociétés étaient florissantes. Et l'on voyait nos bons aïeux, tremblant à la voix des prêtres, n'oser être libres sans leur permission ; ou, s'ils l'osaient, condamnés à des expiations publiques. Ces temps d'ignorance ne sont plus.

«Autant qu'il a été en nous, nous nous sommes émancipées de la tutelle du christianisme. Nous nous sommes constituées en dehors de ses lois et en opposition avec l'Eglise : nous sommes loin de nous en repentir. Quel mal nous est-il arrivé ? Depuis que nous avons banni de nos conseils, Celui qu'on appelle le Roi des rois et que nous nous moquons de l'Eglise et de ses foudres, **nous marchons de progrès en progrès**. Jamais nous n'avons été plus éclairées, plus libres, plus riches, plus fortes, plus prospères. A quoi bon le Pape ? A quoi bon l'Eglise ? A quoi bon le christianisme ? Notre civilisation, la plus brillante qui fut jamais, est un démenti solennel aux enseignements du passé».

Est-ce là le langage d'un pénitent ? Toutefois, **l'iniquité ne peut échapper à la justice suprême**. Patient parce qu'il est éternel, Dieu peut attendre l'individu jusqu'au seuil de l'éternité. Mais il n'y a pas d'éternité pour les nations. Récompense ou punition, c'est ici-bas qu'ères reçoivent leur salaire. Festin de Balthazar, le triomphe social de l'orgueil et du sensualisme ne saurait toujours durer. **S'il en était autrement, l'homme serait plus fort que Dieu. Le mal aurait vaincu ; et jamais Satan n'aurait opéré un prestige si capable de séduire les élus eux-mêmes.**

Il est donc vrai : une masse énorme de dettes, contractées envers la justice divine, menace l'Europe d'une terrible échéance. Le seul moyen d'échapper à la catastrophe, serait de s'entendre avec le créancier et de **Lui demander humblement délais et merci**. Suivant toute probabilité, on ne le fera pas. Loin de rentrer en elle-même, la portion anticatholique, la plus nombreuse et la plus influente de la société, continuera son agitation stérile, décorée du nom de politique et de polémique. Comme par le passé, elle se livrera à ses spéculations, à ses plaisirs, à sa vie de mouvement et de bruit. Enivrée du présent et insouciant de l'avenir, elle descendra dans le gouffre au bruit des violons.

Du moins, la partie de la société qui, avec la foi, conserve l'intelligence du mal et du remède, élèvera les mains vers le ciel et sollicitera, par la double voix de la prière et de l'aumône, la miséricorde et la sagesse d'en haut. Sauvera-t-elle l'Europe ?

Il y a seize cents ans, les premiers chrétiens se trouvaient en face d'un monde qui n'était pas encore chrétien ; qui ne voulait pas le devenir ; qui ne voulait pas qu'on le fût ; qui poursuivait de ses injures et de ses colères ceux qui l'étaient. Répandus dans tout l'empire, **nos pères priaient nuit et jour pour la conversion de ce monde obstiné et persécuteur**. «Nous invoquons, disaient-ils, pour le salut des empereurs, le Dieu éternel, vivant et véritable. Nous demandons pour eux une vie longue, un règne paisible, une paix inaltérable, un sénat fidèle ; nous retardons de toute la puissance de nos vœux la chute de l'empire» (Tertull., *Apol.*, c. xxx, etc.)

Jamais prières plus ferventes et plus désintéressées. Quel en fut le résultat ? **La société romaine s'opiniâtra dans sa voie de haine et de mépris. Il n'y eut pour elle ni règne paisible, ni paix inaltérable, ni sénat fidèle. Elle marcha de révolution en révolution, jusqu'à ce que l'empire tout entier disparût sous les coups des barbares.**

Au dix-neuvième siècle, nous nous retrouvons, nous, les fils des martyrs, en présence d'un monde qui cesse d'être chrétien ; qui ne veut pas le redevenir; qui ne veut pas qu'on le soit ; qui poursuit de ses sarcasmes et de ses haines ceux qui le sont, y compris le Pape lui-même. Serons-nous plus heureux que nos ancêtres? Sommes-nous plus fervents? Si la grandeur de l'iniquité se mesure au prix des grâces reçues, comme la gravité de la chute à la hauteur de laquelle on tombe : le monde qui a abusé du sang du Calvaire et de dix-huit siècles de bienfaits, est-il moins coupable que celui qui en a été privé ?

Tout à vous.

LETTRE X

CHER AMI,

Si dans les conseils de la Providence, il ne nous est pas plus donné de sauver le monde actuel, qu'à nos pères de Rome et de Jérusalem de soustraire les Juifs et les Romains au châtement si justement mérité, quelle sera l'issue de la grande insurrection actuelle contre Dieu ? Comment finira cette guerre sans exemple dans les annales des peuples baptisés ? **Comme ont fini toutes les grandes luttes du mal contre le bien.**

Quand Dieu a vainement fait retentir Sa parole paternelle, il fait parler Sa foudre. Si le fils obstinément indocile a besoin de la correction ; si les péchés des premiers chrétiens, pourtant si chrétiens, furent, au témoignage des Pères , la cause des affreuses tempêtes, connues sous le nom de **persécutions** : comment croire que l'Europe actuelle rentrera dans l'ordre par un chemin de roses ? L'homme endurci ne crie **miséricorde que dans les dures étreintes de l'adversité. Pour sauver une société obstinée dans le mal, que faut-il donc ? Il faut ce que les uns redoutent, ce que les autres espèrent, ce que tous pressentent : il faut l'épreuve.**

Que sera-t-elle ? Toute épreuve renferme un double mystère : **mystère d'expiation et mystère de rénovation.** Le feu du creuset consume l'alliage : l'or seul en sort brillant et pur. Il en est de même du feu de la tribulation. Ainsi ont fini, par une action directe et souveraine de la justice de Dieu, les grandes époques du mal, le monde antédiluvien et le monde païen. Ainsi ont commencé, par une action directe et souveraine de la miséricorde de Dieu, les deux grandes époques du bien, le monde patriarcal et le monde chrétien.

Telle est l'épreuve dans sa nature intime. Que sera, par rapport à nous, celle qui se prépare ? La foi, la raison, les analogies de l'histoire donnent la même réponse. **L'avenir réservé à l'Europe, c'est une catastrophe, proportionnée au mal qui en est la cause et dont elle sera le châtement.** Politique, philosophie, littérature, arts, éducation, l'industrie, danse, musique, le mal, sous le nom de lumières et de civilisation, a tout envahi. Il est partout, il est invétéré, il a résisté à tous les remèdes. En portant aujourd'hui, à la face du soleil, une main sacrilège sur le Père du monde chrétien, il atteint ses dernières limites.

La société dans laquelle il s'est incarné, qui l'a fait l'âme de son âme, l'os de ses os, la chair de sa chair, a signé son arrêt de mort. **La catastrophe sera son tombeau** : son sort est écrit dans l'histoire. **Jamais une société n'a rajeuni**, à plus forte raison un monde. La catastrophe du déluge n'a pas rajeuni le monde antédiluvien : elle l'a **englouti**. L'invasion des barbares n'a pas rajeuni le monde romain : elle l'a fait **disparaître**.

Une grande ruine : voilà ce qui apparaît sur le premier plan du tableau. Pour la voir, il n'est pas besoin de télescope : l'œil suffit. Mais derrière cette grande ruine qu'apercevez-vous ? Cher ami, je vous le disais en commençant : L'amitié vous aveugle. Vous avez tort de vous adresser à moi. Je ne suis ni prophète ni fils de prophète. Pour vous répondre avec assurance, il faudrait être l'un ou l'autre. L'avenir est le secret de Dieu. Lorsque nous voulons le sonder, nous entrons forcément dans le domaine des conjectures. N'attendez donc de moi ni prophéties, ni quasi prophéties : de simples **conjectures**, c'est tout ce que j'ai à vous offrir. Puisque vous y tenez, je vous en adresse quelques-unes. En attendant une lumière plus sûre, puissent-elles éclairer un coin de cet **avenir qui demain sera le présent ; de cet avenir plein d'espérance pour les uns, de terreur pour les autres, de mystère pour tous !**

De deux choses l'une : ou l'élément catholique qui, dans l'Europe entière, survivra à la catastrophe, **suffira** pour former à lui seul **un nouvel ordre de choses**. Dans ce cas, l'épreuve sera suivie d'une époque de paix sociale et de triomphe pour l'Église. L'œil de l'homme verra le plus consolant des miracles. La Révolution ayant accompli son œuvre de destruction, brisé, brûlé, égorgé, saccagé tout ce qui doit l'être ; ses fils eux-mêmes, s'étant, suivant leur coutume, dévorés les uns les autres : la crainte deviendra le commencement de la sagesse.

Moins coupables que les autres, les classes populaires qui, malgré leurs désordres et leur indifférence, ont conservé les principes de la foi, **se tourneront vers l'Église et la conjureront de les sauver.** Ce sera **l'aurore d'un monde nouveau**. Alors, on verra que la Providence ne tâtonne jamais. On saura que ce n'est ni pour être des habitations désertes, ni pour devenir des lieux profanes, que tant de milliers d'églises ont été réparées, agrandies ou construites depuis cinquante ans. A tous les yeux brillera la raison d'être de tant de corps religieux, sortis comme par miracle du sein d'une société profondément corrompue. L'activité inconnue du zèle catholique et ses créations merveilleuses s'expliqueront d'elles-mêmes. Les larmes amères de l'Église seront séchées, et ses longues douleurs compensées par des joies maternelles, au-dessus de toutes les joies.

Marie justifiera toutes les espérances du monde catholique. Victorieuse une fois de plus du serpent infernal, elle dira pourquoi il a été réservé à notre siècle et non pas à un autre, d'ajouter à sa couronne le dernier et le plus beau fleuron. Ainsi s'accompliront dans toute leur étendue, les magnifiques oracles des prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament : oracles qui, au jugement de plusieurs, n'ont été jusqu'ici vérifiés que d'une manière incomplète. **Alors Dieu seul sera grand sur la terre. Alors Son Christ régnera de l'Orient au Couchant, comme Salomon, dates la plénitude de la paix. Alors il n'y aura qu'un seul bercaïl et un seul pasteur : unum ovile et unus Pastor.**

Ou l'élément catholique qui restera en Europe sera **trop faible**, pour former à lui seul une nouvelle société. Alors, si l'Occident ne doit pas devenir une terre maudite et solitaire, comme la Judée, après le passage de Nabuchodonosor, un **sang nouveau** sera infusé dans les veines de ses rares habitants. L'Europe verra ce que disait Napoléon I^{er}.

Sortis on ne sait d'où, conduits par quelques chefs improvisés, dont la Providence fait des héros, que l'histoire nomme Attila, Genseric, Tamerlan, et qui s'appellent, eux, **le fléau de Dieu**, la verge des rois et la terreur du monde, ces fils du désert viendront, comme leurs aïeux, **courber la tête sous la main du catholicisme. De cet élément chrétien sortira une nouvelle Europe.**

Si étrange qu'elle paraisse au premier coup d'œil, cette solution n'excitera le sourire d'aucun esprit sérieux, En Orient, de mystérieux pressentiments l'annoncent ; en Occident, elle est la préoccupation des plus profonds penseurs, depuis plus de quatre-vingts ans. Le défaut d'espace m'empêche de vous citer les preuves.

Dans l'une et l'autre de ses parties, la disjonctive que je viens d'expliquer, suppose que l'humanité est loin d'avoir accompli ses destinées sur la terre. Si on admet, avec quelques-uns, que la fin des temps approche : voici ce qui nous attend. Malgré l'épreuve, l'Europe ne se convertira pas. La Révolution triomphante continuera d'étendre ses conquêtes et d'affermir son règne. La décomposition sociale, devenue plus profonde qu'aux jours du Bas-Empire, achèvera de faire du

monde moderne un **cadavre vivant**. Afin de maintenir en état d'agrégation les éléments sociaux, toujours prêts à se dissoudre, **le despotisme le plus dur** qu'on ait jamais vu, **pèsera sur le monde**. **La guerre de l'homme contre Dieu prendra des proportions de plus en plus générales**. **Cette guerre sera conduite par un nouvel empire antichrétien plus redoutable que ceux qui l'ont précédée**.

Si l'hypothèse dans laquelle je raisonne est vraie, cet empire est déjà sorti du berceau. Permettez-moi, cher ami, de vous expliquer ma pensée. Vous savez qu'il est dans les destinées de l'Église d'avoir toujours en tête **un grand empire ennemi**. La raison en est dans l'existence des deux cités, la Cité du bien et la Cité du mal, toutes deux impérissables. En descendant du Cénacle, l'Église, ou la Cité du bien, trouva l'empire romain, contre lequel elle eut à combattre pendant cinq ou six siècles. L'empire romain tombé, la lutte ne finit pas. Les membres, sanglants du colosse gisent encore sur le sol de l'Occident, qu'à l'extrémité de l'Orient s'élève un nouvel empire antichrétien, non moins étendu, non moins cruel et plus durable que celui des Césars. L'empire de Mahomet persécute l'Église, et la tient en échec pendant près de douze cents ans. Il est aujourd'hui dans les convulsions de l'agonie.

Si nous entrons dans la période des dernières luttes, l'Église, selon qu'il est divinement prédit, doit s'attendre, et nous avec elle, à de **nouveaux et plus terribles combats**. Excepté peut-être quelques trêves de courte durée et plus apparentes que réelles, la guerre continuera sur tous les points du globe, car l'Église ne cessera jamais d'être catholique. Elle deviendra de plus en plus acharnée, jusqu'à l'apparition de celui qui, en la personnifiant, sera la plus haute expression du mal, **l'Antechrist** par excellence.

Son règne sera l'époque de ces luttes formidables qui mettront en péril le salut même des prédestinés. Comme toutes les grandes époques du mal, il **finira par une action directe et souveraine de Dieu**. Celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, **viendra au secours de la vérité** ; et, après avoir tué l'homme de péché du souffle de Sa bouche, Il emportera avec Lui l'Église, Son épouse, dans le séjour de la paix éternelle. Ainsi finira le monde.

Quoi qu'il en soit de ces alternatives, une chose demeure incontestable. Au milieu des perplexités du présent et des incertitudes de l'avenir, **de graves devoirs sont imposés aux catholiques**. Je vous en parlerai dans ma première lettre.

Tout à vous.

DEVOIRS

LETTRE XI

CHER AMI,

Les devoirs des catholiques découlent de la notion même de l'Église. Ils se mesurent sur la gravité des circonstances actuelles, qui en déterminent la nature. Qu'est-ce que l'Église ? Dans toute la rigueur du mot, l'Église est notre mère, la mère des nations civilisées. C'est elle qui nous a engendrés à la vie surnaturelle, et comme conséquence, à la lumière, à la liberté, au bien-être qui élèvent les peuples chrétiens si fort au-dessus des païens d'autrefois et des idolâtres d'aujourd'hui. Offrez hardiment une prime, un brevet d'invention, une statue dans le Panthéon de son choix, à l'homme qui découvrira une liberté vraie, un rayon de pure lumière, un progrès réel, une institution complètement utile, une chose vraiment grande et vraiment belle, **qui ne vienne de l'Église**.

C'est elle qui a tiré le monde de la barbarie et qui l'empêche de y retomber. Pour éloigner une nouvelle chute de l'humanité, elle a, depuis dix-huit siècles, versé par torrents son sang le plus pur. Veilles, larmes, prières, fatigues, humiliations, luttes sans cesse renaissantes : **elle s'est dévouée à tout dans l'intérêt de ses fils**. C'est peu pour elle de sauvegarder nos biens du temps, elle nous conduit à la possession des biens futurs.

Or, cette mère, tant de fois notre mère, est aujourd'hui **noyée dans la douleur**. Depuis qu'elle voyage dans la vallée des larmes, jamais elle n'a pu dire avec tant de vérité : O vous tous qui passez par le chemin de la vie, catholiques du dix-neuvième siècle, cherchez dans l'histoire du passé, et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne !

En présence de ce **nouveau Calvaire**, que devons-nous être ? Un fils voit outrager sa mère ; il la voit injurier, souffleter, dépouiller, chasser brutalement de sa demeure. Quel est son premier sentiment, son premier devoir ? Son cœur parle, son sang bouillonne. Il est de moitié, et plus encore, dans les douleurs de celle qu'il chérit plus que lui-même. **Tout ce qu'il peut tenter pour la défendre, il le fait**.

Nous associer aux maux de l'Église, défendre l'Église : voilà, catholiques, nos deux premiers devoirs. La nature les dicte, la foi les commande. Mais qu'est-ce que s'associer aux maux de l'Église ? C'est regarder, c'est ressentir ce qu'on lui fait, comme fait à nous-mêmes. Ses douleurs doivent être nos douleurs. Elles doivent occuper nos pensées, alimenter nos conversations, inspirer nos prières. Notre cœur doit saigner aux blessures qu'on lui fait ; nos joues rougir aux soufflets qu'on lui donne ; notre âme s'indigner aux calomnies dont on la poursuit ; nos yeux pleurer aux humiliations dont on l'abreuve et aux larmes qu'on lui fait répandre : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me*.

S'il en était autrement, où serait notre piété filiale envers l'Église ? Honte à celui qui peut lire avec indifférence le récit journalier de ses angoisses ; à celui dont un voile de deuil ne couvre pas la vie ; à celui qui, dans ces moments de douleurs suprêmes, n'a pas **horreur des fêtes et des plaisirs mondains**. **Le fils qui rit et qui chante près de mère en pleurs, fut-il jamais un bon fils ?**

Cette **compassion** ne doit pas être stérile. Si elle expire sur les lèvres, qui la prendra au sérieux ? Aux fruits on connaît l'arbre : **aux actes seuls on connaît la réalité d'un sentiment**. Les actes de notre compassion pour l'Église doivent varier suivant les personnes et les circonstances. L'Église est pauvre. Vous êtes riches : donnez-lui de votre or. Vous êtes pauvres vous-mêmes : partagez avec elle votre pain. L'Église est attaquée les armes à la main. Un sang généreux coule dans vos veines : offrez-lui votre sang. **L'Église est indignement calomniée**. **Vous avez une voix : parlez ; une plume, écrivez pour sa défense**. L'Église est abandonnée, trahie par ceux qui se disaient ses fils dévoués : sa confiance est en Dieu seul. **Hâtez par vos prières le secours d'en haut**. Que notre devise soit le mot de Tertullien : **«AUJOURD'HUI TOUT CATHOLIQUE DOIT ETRE SOLDAT : In his omnis homo, miles»**.

Dans cette lutte obligée, inévitable, si le **glaive du zèle doit** armer le bras du catholique, le **bouclier de la foi doit**

couvrir sa tête. C'est un **nouveau devoir** qui lui est imposé. Que veux-je dire par là, mon cher ami ? Je veux dire que le catholique doit avant tout pourvoir à sa propre sûreté, de manière à ne jamais contrister l'Eglise, en devenant lui-même la victime de l'erreur et du sophisme. Pour cela que doit-il faire ? **Connaître avec précision ce qui est vrai et ce qui est faux dans la question actuelle ; par conséquent ce qu'il doit soutenir ou combattre, de manière à ne jamais faire de concessions suspectes : triste prélude de défections déplorables.**

Comme la Révolution attaque également la société et l'Eglise, elle a des sophismes au service de cette double iniquité. Des volumes ne suffiraient ni pour les contenir ni, à plus forte raison, pour les réfuter en détail. S'il veut se préserver des traits enflammés de l'ennemi, le catholique doit prendre pour **règle immuable de conduite et de parole** ces maximes éternelles :

1° Qui s'expose volontairement au danger y périt. Le mauvais discours dévore comme le cancer.

Le catholique doit donc éviter avec soin les conversations et les lectures capables de fausser son esprit sur les événements du jour. Qu'il se défie surtout des journaux, ces grands corrupteurs du sens moral et de la conscience publique. L'homme est fils de son éducation, disait-on autrefois ; et cela était vrai. L'homme est fils de son journal, peut-on dire aujourd'hui ; et sur cent lecteurs, cela est vrai de quatre-vingts.

2° En matière politique, le devoir du catholique est de savoir et de dire :

La force ne constitue pas le droit ;

Le succès ne justifie rien ;

Le dévouement qui succombe dans une cause juste, c'est la gloire ;

La trahison qui triomphe, c'est la honte ;

Dieu se moque des conseils des hommes ;

Sa justice a des retours foudroyants ;

S'attaquer à Pierre, c'est s'attaquer à l'IMMUABLE. Les rois qui le font, disent les divins oracles, se plantent des clous dans les yeux et des épées dans les reins.

3° En matière religieuse, tout catholique, homme, femme, enfant, doit savoir par cœur et soutenir ces axiomes de la foi et du sens commun :

Dépouiller le Saint-Père de ses États, ce n'est pas une question purement temporelle et moralement indifférente. Dépouiller injustement quelqu'un, fût-il pape, c'est **voler. Or, le vol est bien une question religieuse.**

Oter au Saint-Siège son indépendance matérielle, c'est conduire l'Eglise au schisme et le Pape au martyre. Pour celui dont la parole doit commander la foi à l'univers, il n'y a que deux places en ce monde : le trône ou l'échafaud.

Dire qu'on a le droit de dépouiller le Pape pour cause d'utilité publique, c'est proclamer la légitimité du droit de la force, inaugurer le communisme et préparer son triomphe.

« Nier la nécessité, l'utilité des possessions temporelles de l'Eglise, approuver les spoliations dont elle est la victime, blâmer la résistance qu'elle oppose aux conseils des uns, aux violences des autres, ne s'inquiéter nullement de ses anathèmes, se figurer même que ses foudres n'atteignent pas en ces matières, c'est être très coupable devant Dieu et très digne des peines les plus sévères : attendu que c'est approuver ce que l'Eglise réprouve, soutenir des doctrines qu'elle condamne, innocenter des actes qu'elle flétrit ».

Prétendre que le Pape dépouillé de son temporel sera plus respecté et mieux obéi : c'est jouer le rôle du voleur de grand chemin qui dit au voyageur : Mon ami, si je te détrouse, c'est dans ton intérêt. Quand tu marcheras nu-pieds, tu seras bien plus estimé ; et quand je t'aurai soulagé de tout ce que tu portes, tu seras beaucoup plus libre.

Mais on fera une pension au Pape ! Pain de pension, pain de munition ; pain de munition, pain de soumission ; pain de soumission, pain de larmes et de gravier.

Croire que des concessions et des réformes auraient sauvé le Pape : c'est la pâture des gobe-mouches. La Révolution l'a dit : **« Une seule concession, une seule réforme peut me satisfaire : c'est la pleine et entière destruction du gouvernement temporel de l'Eglise ».** (Paroles textuelles des Révolutionnaires italiens. Voir la dépêche déjà citée du cardinal Antonelli).

En défendant ses Etats, ce n'est pas un morceau de terre que le Pape défend, c'est le droit à tous les points de vue : droit social, droit de souveraineté, droit de propriété.

Ces grands principes suffiront au catholique, pour faire justice des sophismes, aussi nombreux que stupides, dont nous sommes assaillis, comme d'un essaim de guêpes en fureur.

Nous avons signalé un **second danger : c'est le schisme.** Il y a deux moyens de nous y soustraire : l'un négatif et l'autre positif.

Le premier consiste à **répudier, quels que soient son titre et ses patrons, toute opinion contraire à l'esprit du Siège apostolique, aux doctrines romaines, à l'infaillibilité personnelle du Vicaire de Jésus-Christ et à son autorité suprême dans toute l'Eglise ; en un mot, toute opinion qui tendrait à légitimer l'insoumission au Saint-Père, à un degré et sur un point quelconque** : ou, comme plusieurs ne rougissent pas de le dire : l'émancipation des exigences de la cour de Rome.

Le second consiste à prendre pour **boussole invariable**, le mot de saint Ambroise : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* : **Où est le Pape, là est l'Eglise.** Elever ses regards par-dessus toutes les têtes, et même par-dessus toutes les mitres, pour les fixer sur la Tiare ; savoir ce que pense le Saint-Père, et penser comme lui, ni plus ni moins ; approuver ce qu'il approuve ; condamner ce qu'il condamne ; faire ce qu'il ordonne avec une docilité d'enfant : voilà, mon ami, l'infaillible secret de rester dans le chemin de la vérité et dans le giron de l'Eglise.

Parlerai-je de la persécution, cette autre épreuve à laquelle nous pouvons être réservés ? Que le catholique relise les annales de ses héroïques aïeux, ou l'histoire contemporaine de ses frères de l'extrême Orient. Elles lui enseigneront tout ensemble et les **précautions** qu'il peut prendre pour se soustraire à ses ennemis, et la **résignation** avec laquelle il doit souffrir la perte de ses biens, et le **calme sublime** avec lequel il doit rendre hommage à la vérité, vivre dans les prisons ou dans l'exil, porter les chaînes du confesseur et endurer les tourments du martyr.

Ces nobles exemples, donnés par des hommes de tout âge et de toute condition, par de faibles femmes et par des vierges timides, enflammeront son courage et lui feront dire : Pourquoi ne pourrais-je pas ce que tant d'autres ont pu ?

Etonné de tant d'héroïsme dans des êtres fragiles comme lui, il comprendra que **le martyre est une grâce, la plus grande de toutes et la récompense d'une longue fidélité**. S'il en est besoin, se réconcilier sérieusement avec Dieu, régler ses affaires temporelles, se montrer **scrupuleusement fidèle aux petites choses**, afin de mériter d'être fidèles dans les grandes ; surtout se nourrir souvent de l'Eucharistie, pain des forts, vin des vierges, sans laquelle, au jugement des premiers chrétiens, le martyre est impossible : tels sont pour les catholiques les moyens d'être toujours, comme disait Tertullien, une **race prête à mourir**, *expeditum morti genus*.

Si nous ne sommes pas dignes de fournir la sanglante carrière de la persécution, d'autres épreuves nous attendent. **Des calamités publiques, des bouleversements sociaux, des angoisses de plus d'un genre sont inévitables**. Pour les rendre méritoires au catholique, deux vertus composeront son armure : **la patience et la charité**.

Patient, il se dira : J'ai besoin d'expiation. Que sont les peines de cette vie, près des joies et des récompenses de l'autre ? Portant tour à tour ses regards sur l'antique patriarche de la douleur, il dira comme Job : «Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté ; Il a fait ce qu'Il a trouvé bon, que Son nom soit béni» ; et sur la grande Victime du monde, il dira avec le divin Modèle : «Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de Mes lèvres ; cependant que Votre volonté soit faite et non pas la Mienne».

Charitable, il regardera les créatures non comme la cause de ses souffrances, mais comme les instruments de la Providence qui frappe pour purifier ou pour embellir. A sa mémoire reviendra le précepte évangélique : «Priez pour ceux qui vous persécutent». Sur ses lèvres seront les paroles du Maître expirant : «Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». Digne fils de ses aïeux, il imitera les premiers chrétiens qui, loin de haïr leurs persécuteurs, priaient nuit et jour pour eux et leur **obéissaient en tout ce que Dieu ne défend pas**.

Toutefois, comme eux encore, il saura **flétrir le mal avec énergie**, et nommer les méchants par leur nom.

Le Maître divin dont nous venons de lire la tendre prière, n'a-t-il pas appelé ses persécuteurs, loups cruels, *lupi rapaces*, sépulcres blanchis, *sepulcra dealbata*, fils de Satan, *a palpe diabolo* ? Son précurseur n'a-t-il pas qualifié les Juifs incrédules, de race de vipères, *genimina viperarum* ? Pour Tertullien, le nom de Néron ne signifie-t-il pas tous les crimes ? Et pour Lactance, Dèce n'était-il pas un exécrationnable animal, *execrabile animal Decius* ? Si dures qu'elles soient, ces qualifications ne peuvent choquer que ceux qui les méritent, ou ceux qui méconnaissent les droits du zèle, parce qu'ils ignorent ceux de la vérité.

En usant de ces précautions nécessaires, le catholique pourvoit à sa sûreté. Il combat le mal dans ses manifestations et dans ses effets. Mais ce n'est pas assez ; il faut l'attaquer dans sa cause : autre devoir dont je vous parlerai bientôt.

Tout à vous.

LETTRE XII

CHER AMI,

Il y a moins d'un an, parut un écrit ayant pour but de légitimer la spoliation du patrimoine de saint Pierre, ou, ce qui est plus insultant, de ne laisser au vicaire de Jésus-Christ qu'un sceptre dérisoire. Cet écrit est sans nom d'auteur. Par l'organe de son chef, le monde chrétien l'a déclaré : «un monument insigne d'hypocrisie, et un ignoble tissu de contradictions». Ainsi, valeur intrinsèque et valeur extrinsèque, tout lui manque. Néanmoins cet opuscule de quatre-vingts pages, a mis l'Europe en émoi. Plus de deux cents écrivains, français et étrangers, prêtres et évêques, ont cru devoir le réfuter.

Un si grand effet pour une si petite cause ! Il y a là un mystère. Vous jugerez peut-être, mon cher ami, qu'il eût été bon de s'en apercevoir et de se demander comment il se fait qu'un écrit absurde en lui-même et impossible à d'autres époques ait eu un pareil retentissement ; comment il se fait que le sens chrétien paraisse si affaibli en Europe, qu'on ait dû craindre la séduction d'un grand nombre, si on n'avait hâte de prouver que la nuit n'est pas le jour.

On s'est donc mis à l'œuvre ; et il faut être juste, la défense est allée plus loin que l'attaque. Dans la brochure on a vu autre chose que la brochure elle-même. Sous le masque de l'anonyme, on a reconnu, non pas l'auteur quel qu'il soit, ni la pensée personnelle d'un homme isolé, mais une puissance redoutable, contre laquelle il a paru nécessaire de recourir à ce grand déploiement de forces. On ne s'est pas trompé. Prise à la lettre, la brochure a été réfutée dans toutes les langues. Aux yeux de l'Europe elle est, si on veut, démolie, pulvérisée.

En est-il de même de la puissance occulte, dont elle est regardée comme le programme et le ballon d'essai ? A-t-on dit sa nature, son origine, le secret de sa force, le moyen de la vaincre ? Les phrases éloquentes, les arguments péremptoirs, dirigés contre la fille, ont-ils tué la mère ? L'ont-ils convertie, arrêtée ? Voyez ce qui se passe en Europe depuis un an. L'ont-ils même éclairée ? Ce mince résultat est plus que douteux.

Qu'a-t-on fait ? On a prouvé, démontré jusqu'à l'évidence d'un axiome de géométrie, que l'indépendance territoriale du Saint-Siège est nécessaire au libre exercice de son autorité spirituelle ;

Que le chef de deux cents millions de catholiques, répandus dans toutes les parties du monde, ne peut être l'hôte, moins encore le pensionnaire ou le vassal d'un roi quelconque ;

Que le pouvoir temporel du Pape est le plus ancien, le plus sacré, le plus paternel, le plus utile, le plus légitime de tous les pouvoirs existants ;

Que les lois de l'État pontifical ne s'opposent pas plus, peut-être beaucoup moins, aux améliorations et aux libertés véritables, que les lois de certains pays qui se prétendent à la tête de la civilisation ;

Que violer le droit de propriété et de souveraineté dans la personne du Saint-Père, c'est le violer dans la personne de tous les propriétaires et de tous les souverains ; ébranler tous les trônes ; **préparer les voies à la démocratie**, en réalisant sur un point le rêve anarchique qu'elle se promet de réaliser partout ; **commettre enfin un acte de démence et de félonie qui met tout en péril, l'ordre social plus encore que l'ordre religieux**.

Voilà, mon cher ami, ce qui a été prouvé sans réplique, dans les réfutations de la brochure et des autres écrits du

même genre. C'était un devoir de le faire, ce devoir a été noblement rempli. Les forts ont été mieux armés, les faibles fortifiés, quelques transfuges peut-être éclairés et ralliés : tous mis sur leur garde.

Mais qu'en est-il de la puissance contre laquelle on a raisonné ? Supposé qu'elle en eût besoin, on l'a confirmée dans sa manière de voir, en démontrant qu'elle a bien vu ; car tout ce qu'on a pris tant de peine à prouver, elle le sait. Elle le sait depuis longtemps ; elle le sait mieux que personne. C'est parce qu'elle le sait qu'elle le veut, et d'une volonté que n'ont point arrêtée, et il est permis de le craindre, que n'arrêteront jamais les réfutations, ni les cris d'alarme, ni les protestations de la justice et du bon sens.

Supposons même qu'on l'ait rendue hésitante et qu'un instant elle suspende sa marche ou la ralentisse : cette puissance n'existera pas moins. **Or, tant qu'elle existera, elle sera une menace perpétuelle à l'Église, à l'État, à tous les intérêts. Ainsi, je le répète, on a attaqué le mal dans ses manifestations, et on a bien fait. Mais ce n'est pas assez: IL FAUT L'ATTAQUER DANS SA CAUSE.** De quoi sert de couper les branches d'un arbre empoisonné, si vous laissez subsister le tronc et les racines ?

Le médecin qui dit au malade : Votre état est grave, très grave ; la mort peut en résulter ; qui le prouve jusqu'à l'évidence, et qui se retire sans indiquer ni la nature du mal, ni la cause, ni le remède : ce médecin, fût-il membre de toutes les académies, docteur de toutes les universités, n'améliore pas l'état du malade.

Qu'a-t-on fait encore ? Des paroles d'une éloquente indignation sont tombées de la plume des plus habiles écrivains, des lèvres des plus grands orateurs. Elles ont imprimé de brûlants stigmates sur le front des hommes qui aujourd'hui bouleversent l'ordre social, qui, pour arriver à leur but, foulent également aux pieds les lois divines et humaines ; et, de l'ingratitude, de l'hypocrisie, de la lâcheté font, sans rougir, leurs auxiliaires et leurs complices.

Mais quoi ? N'est-ce pas s'arrêter aux surfaces, sans pénétrer le fond ? N'est-ce pas prendre l'effet pour la cause, et l'outil pour la main qui le fait agir ? La Révolution regarde tout cela en pitié et nous dit : «Vous égarez vos coups. En 1793, je n'étais ni Marat, ni Robespierre, ni Babeuf ; aujourd'hui, je ne suis ni Victor-Emmanuel, ni Garibaldi, ni Mazzini, ni Kossuth, ni aucun de leurs complices avoués ou secrets. **Ces hommes sont mes fils et mes soldats : ils ne sont pas moi. Ces hommes sont des manifestations passagères, moi je suis un état permanent. Ils sont des faits, je suis un principe**».

On a donc flétri avec énergie les hommes de la Révolution. De nouveau je le dirai : On a bien fait. Mais encore un coup, mon cher ami, cela ne suffit pas. Que faut-il donc faire, et quel est le devoir le plus impérieux des catholiques, dans les circonstances solennelles où nous nous trouvons ? Dites-moi : si un jour vous voyiez vos enfants, hier encore brillants de santé, devenus pâles et languissants, que feriez-vous ? A coup sûr vous chercheriez **la cause** de ce douloureux changement. Telle serait votre première pensée ; car tel serait votre **premier devoir. La cause du mal connu, vous courriez au remède.**

Le grand devoir des catholiques est de vous imiter. Qu'ils **examinent**, sérieusement et sans parti pris, devant Dieu et devant l'histoire, comment l'Europe, autrefois si chrétienne, est sortie de sa voie pour aboutir à l'abîme ; quelle est au juste la cause première et toujours agissante de cette fatale aberration. **Cette cause connue, il faut s'armer de la volonté inébranlable de la détruire.**

Or, vous le savez, il fut dans la vie de l'Europe une époque, où, malgré le péché originel et ses conséquences inévitables, l'ordre social tout entier posait sur le christianisme. Idées, lois, institutions, arts, fêtes, langage : le christianisme pénétrait tout de son esprit, imprimait son cachet à tout.

C'est un fait.

Toutes les positions que le christianisme occupait, un maître nouveau les occupe aujourd'hui. Il règne dans les idées, dans les lois, dans les institutions, dans les arts, dans les fêtes, dans le langage.

C'est un autre fait.

De ce double phénomène quelle est la cause ? D'abord, quel est ce Maître nouveau, cet **Usurpateur** audacieux qui pousse le christianisme l'épée dans les reins, qui tient la société à la gorge et qui menace de l'étouffer, en lui coupant la respiration de la foi ? S'il refuse de se nommer, connaissez-le à ses œuvres. Examinée de près, l'Europe actuelle, l'Europe sur laquelle il règne, n'est ni luthérienne, ni calviniste ; elle n'est ni protestante, ni juive, ni mahométane : elle est quelque chose de plus, ou, si vous voulez, quelque chose de moins. Ce plus ou ce moins qu'est-il ?

De lui-même il se définit par ses grands caractères. Aux jours de l'Église naissante, Satan régnait pleinement sur le monde. Son règne se résumait dans une triple apothéose.

Apothéose de la raison. Plus de croyances fixes ; contradictions universelles ; égalité de toutes les religions devant la loi ; admission de tous les dieux au même Panthéon ; moqueries perpétuelles de la foi, des usages, des mœurs et des traditions des ancêtres.

Apothéose de la chair. Culte universel des sens par le luxe du vêtement, du logement, de la nourriture et de tous les genres de voluptés ; par une civilisation matérielle très avancée et mise au service de toutes les concupiscences ; par la littérature et la poésie, par les théâtres et par les arts, chantant, glorifiant, reproduisant en marbre, en bronze, en statues et en tableaux, toutes les infamies des dieux et des hommes, les plaçant avec honneur dans les palais, sur les places publiques, dans les jardins, dans les maisons particulières, aux parois, aux plafonds, sur le sol et partout.

Apothéose de la volonté. En haut, tout pouvoir temporel et spirituel, concentré dans un homme régnant au gré de ses caprices, sans contrôle au ciel ni sur la terre. En bas, l'adoration servile du *Divus Imperator*. Partout haine du christianisme, proclamateur des droits de Dieu et principe de la liberté ; haine du chrétien, serviteur de Dieu et apôtre de la liberté ; haine du christianisme et du chrétien, se révélant par l'injure, par la calomnie et arrivant jusqu'au carnage.

Tel fut, dans ses grands caractères, **le règne de Satan sur le monde païen**, aux derniers jours de son existence.

Reprenez, cher ami, chacun de ses caractères. Étudiez-les avec soin, et voyez si l'histoire des nations chrétiennes offre une seule époque, la nôtre exceptée, dans laquelle ait reparu, avec ses grandes manifestations, cette triple apothéose. Qu'est-ce que tout cela ? Sinon **l'ancien paganisme, revenu dans le monde**, et auquel il ne manque pour être complet que la forme plastique. A moins de fermer volontairement les yeux à la lumière, il n'y a pas à s'y méprendre :

l'Usurpateur que nous avons à combattre, est le même que le christianisme naissant trouva roi et dieu de ce monde. Pour nous, comme pour nos premiers pères, la vraie lutte n'est pas contre des hommes de chair et de sang, mais contre les puissances de l'air, contre les esprits du mal, redevenus les recteurs de ce monde de ténèbres.

Cela posé, quelle est la **nature de la guerre** que nous avons à soutenir ? Évidemment c'est **une réaction anti-païenne**. Toute autre guerre est aveugle, stérile, malheureuse. L'envahissement du paganisme est universel, incessant. **La réaction doit être universelle, incessante.** Telle est la grande, l'unique nécessité de notre époque. La société peut vivre sans chemins de fer, sans télégraphes électriques, sans journaux, sans canons rayés, et même sans Chambres législatives, muettes ou parlantes ; mais au point où elle en est, elle ne peut pas plus se passer d'une réaction anti-païenne, que de pain pour se nourrir ou d'air pour respirer. Pour elle, c'est à la lettre une question de vie ou de mort.

Reste maintenant à savoir **par quel mystère** l'antique tyran de l'humanité se retrouve, après mille ans d'expulsion, tout vivant et tout puissant au sein des nations chrétiennes ?

Cette question sera le sujet de ma première lettre.

Tout à vous.

LETTRE XIII

CHER AMI,

Savoir comment le démon, chassé de son empire par le Fils de Dieu, a trouvé **moyen d'y rentrer et d'y reprendre une autorité presque aussi absolue qu'autrefois**, c'est le **DEVOIR CAPITAL** des catholiques d'aujourd'hui. De cette **connaissance** dépend tout le succès de la lutte. Comment l'acquérir ? En interrogeant les académiciens, les savants, les lettrés ? Non. Qui donc ? La première bonne femme que vous rencontrerez ; votre portier, un laboureur, une blouse quelconque, douée de la faculté élémentaire de lier deux idées.

Demandez-leur : Comment arrive-t-il qu'un champ se couvre d'ivraie ? A moins de prendre votre question pour une plaisanterie, ils vous répondront : Un champ se couvre d'ivraie, parce qu'on y a semé de l'ivraie. Dites-leur : J'ai voyagé dans un pays qu'on appelle l'Allemagne ; ce pays est luthérien. Savez-vous pourquoi on y professe le luthéranisme et non pas une autre hérésie ? Ils vous répondront encore : On professe le luthéranisme en Allemagne, parce qu'on y a **enseigné** le luthéranisme. Vous ajoutez : J'ai visité un pays qui professe une religion toute différente : ce pays s'appelle la Turquie : elle est mahométane : pourquoi ? Ils vous répondront toujours : La Turquie professe le mahométisme, parce qu'on y a **enseigné** le mahométisme.

Dans ces réponses du plus vulgaire bon sens, est celle que nous cherchons et que tous doivent chercher avec nous. On demande comment le paganisme ou le satanisme, car c'est tout un, se trouve aujourd'hui en pleine floraison dans le champ de l'Europe ? Nous répondons hardiment avec toutes les bonnes femmes de France et de Navarre: L'Europe d'aujourd'hui est païenne, parce qu'on a **semé le paganisme**. Tous les axiomes de mathématique sont moins certains que cette réponse de l'ignorance.

Qu'en fait d'idées, de mœurs, d'arts, de politique, de tendances sociales, l'Europe actuelle soit déjà à moitié pagani-sée ; que la Révolution qui la domine ait pour but de nous reconduire aux splendeurs, aux gloires, aux libertés des temps antiques, c'est-à-dire des temps païens, nous le voyons de nos yeux, nous le touchons de nos mains, et Pie IX le pro-clame à la face du monde.

Comment se font, au sein des sociétés, les semailles du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur ? **Par l'enseignement**. L'âme qui vient au monde, dit saint Thomas, est une table rase, *tabula rasa*. Si vous y écrivez le christianisme, elle sera chrétienne ; si vous y écrivez le paganisme, le judaïsme, le mahométisme, elle sera païenne, juive, mahométane. Si vous y écrivez simultanément le christianisme et le paganisme, elle sera moitié chrétienne et moitié païenne, jusqu'à ce que, les passions aidant, elle ne soit rien du tout, ou bien tout à fait païenne. Ainsi, bon ou mauvais, chrétien ou païen, juif ou mahométan, **L'HOMME EST UN ÊTRE ENSEIGNÉ : il n'est que cela.**

A quelle époque se donne l'enseignement dont les fruits sont le plus abondants et le plus durables ? A l'époque où l'âme de l'homme, encore neuve, reçoit avec facilité et retient avec fidélité tout ce qu'on lui confie. C'est la période de **dix à vingt ans**, justement appelé par le Saint-Esprit Lui-même, **le temps décisif de la vie** : *adolescens* (et non pas *puer*) *juxta viam suam*, *etiam cum senuerit, non recedet ab ea*.

Quelles sont les classes de la société qui transmettent aux autres ce qu'elles ont reçu par l'enseignement et qui les font à leur image ? Un homme qui s'y connaît, M. Thiers, a répondu : «L'instruction secondaire forme ce qu'on appelle les classes éclairées d'une nation. Or, si les classes éclairées ne sont pas la nation tout entière, elles la caractérisent. Leurs vices, leurs qualités, leurs penchants bons et mauvais, sont bientôt ceux de la nation tout entière : elles font le peuple lui-même par la contagion de leurs idées et de leurs sentiments».

De ce qui précède résulte cette conséquence inattaquable : **le paganisme foisonne en Europe, parce qu'il a été semé avec abondance au cœur de la jeunesse lettrée.**

Si vous désirez savoir quand, comment et par qui cela s'est fait, ce n'est pas une lettre que vous me demandez, c'est un livre (Ce livre existe, c'est **LA RÉVOLUTION, 12 vol.**, par le même **Mgr Gaume**).

Mais de quelle manière le paganisme s'est-il étendu pour tout souiller, ou développé, comme le cancer, pour ronger jusqu'aux parties vitales des sociétés chrétiennes ?

En d'autres termes : Comment l'antique prince de ce monde, rentré victorieux dans son empire, marche-t-il aujourd'hui à la tête d'une puissante armée, sur son ancienne capitale, dont il espère, non sans raison, voir bientôt les portes s'ouvrir devant lui ?

On lit dans l'histoire d'un ancien peuple, qu'un roi du pays se fit détrôner et bannir à perpétuité. Il le méritait. C'était un usurpateur, un libertin, un hypocrite, un despote sans foi ni loi. Tout le monde applaudit à la révolution, et jura que jamais le tyran ne remettrait le pied dans l'empire. Le prince légitime, doué de toutes les qualités, était remonté sur le trône et faisait le bonheur de ses sujets.

Personne ne pensait plus à l'exilé, lorsqu'un jour certains amateurs de curiosités artistiques et littéraires trouvèrent, en

déblayant des ruines, des statues et des manuscrits qui dataient de son règne. Ils les reconnurent pour être l'ouvrage des artistes et des littérateurs, courtisans du despote et non moins corrompus que lui. Parmi les statues, les unes le représentaient avec les attributs de la force, du courage, de la sagesse ; les autres, ses exploits et même, ses actions les plus criminelles. Beaucoup reproduisaient les membres de son infâme et très nombreuse famille, ainsi que les complices de ses iniquités, jusque dans les attitudes les plus voluptueuses.

Toutes ces statues furent jugées avec faveur. On les trouva d'un travail exquis. Les vieillards seulement prétendirent que ce qui outrage la pudeur n'est beau ni au moral ni au physique. On traita les vieillards de radoteurs, en disant que la sensation est le critérium du beau, et que le beau c'est ce qui plaît aux sens. Or, comme les sensations les plus vives sont celles de la chair et de la volupté, il fut admis que la chair nue est le type et la source du beau. On proposa au roi de les conserver, simplement comme objets d'art. Il laissa faire. On plaça donc ces statues **dans les palais royaux et dans les habitations princières.**

Les manuscrits ne furent pas moins admirés que les statues. On déclara solennellement qu'ils étaient des chefs-d'œuvre inimitables de goût et de style ; des trésors de philosophie, de poésie et d'éloquence, que là seulement se trouvait dans toute sa pureté la langue nationale. Tous ces ouvrages, il est vrai, chantaient les gloires du tyran, la grandeur et la prospérité de son règne ; mais on fit entendre au roi qu'il n'y avait nul inconvénient à les conserver, comme modèles de littérature.

On ajouta : En les expurgeant de certaines obscénités, ils peuvent, non seulement sans danger, mais encore avec avantage, être mis dans les mains de la jeunesse. Sous la direction de maîtres vertueux et dévoués à la monarchie, elle ne prendra que la forme et répudiera le fond. Les anciens secouèrent la tête, **mais le prince laissa faire.**

Pendant que des légions de jeunes artistes copiaient les statues du tyran, dont on peuplait les maisons particulières, les jardins et les places publiques, d'autres légions d'écoliers étudiaient avec ardeur les monuments de son règne. Il faut le dire, les hommes les plus respectables du royaume étaient chargés de l'éducation. Jusque-là leur enseignement, écrit ou parlé, avait eu pour but de glorifier, comme il le méritait, le prince légitime, en faisant ressortir ses qualités et ses bienfaits.

Lorsqu'ils eurent à expliquer les livres nouveaux, ces maîtres consciencieux ne manquèrent pas de dire à leurs élèves : «L'usurpateur était un misérable, un scélérat. Ses artistes et ses littérateurs ne valaient pas mieux que lui. Mais il faut en convenir, c'étaient des génies de premier ordre. Le règne du tyran qu'ils ont chanté et sous lequel ils ont vécu, a été, à bien des égards, la plus brillante époque de notre histoire nationale. C'est alors qu'on voit surgir toute une pléiade de grands hommes en tout genre, se fonder les institutions les plus fortes, apparaître les caractères les plus mâles, briller les vertus les plus héroïques. Il est bien regrettable que le règne de nos princes légitimes n'ait rien produit de comparable, surtout en poésie, en éloquence, en beaux-arts. En vous le disant, nous remplissons un devoir pénible ; mais vous avez droit à la vérité».

Ces excellents maîtres enseignaient toutes ces choses de la meilleure foi du monde, au point de traiter de barbares ceux qui osaient soutenir le contraire. Les enfants entendirent ces éloges, chaque jour, pendant dix ans. Tous connurent par cœur la vie du tyran et les gloires de son règne. Une de leurs grandes occupations fut de les redire en vers et en prose. Pour les identifier avec les idées, les usages et les hommes de cette époque, on leur apprit à les représenter sur le théâtre : ce qu'ils firent aux applaudissements de nombreux spectateurs.

Toujours dévoués au prince légitime, les maîtres avaient soin de leur répéter, au moins une fois chaque semaine, qu'ils devaient bien remercier Dieu de l'expulsion du tyran et de la cessation de son règne. La jeunesse, tiraillée en sens contraire accepta les éloges et examina les réserves. Comme elle ne connaissait que par ouï-dire les crimes de l'usurpateur, elle pensa que peut-être on l'avait calomnié ; que, dans tous les cas, un règne si fécond en chefs-d'œuvre et en grands hommes n'était pas aussi triste qu'on le disait. Cette opinion se répandit insensiblement dans le peuple, familiarisé déjà avec le passé par les statues, les objets d'art, les théâtres et les livres.

On en était là, quand tout à coup le tyran se présente sur les frontières. Il lance une proclamation dans laquelle, rappelant toutes les gloires de son règne, il annonce qu'il vient rapporter les lumières, les sciences, les arts, la brillante civilisation, dont les monuments faisaient encore, malgré les calomnies de ses ennemis, l'admiration universelle. A la tête de l'armée, le roi légitime marche contre l'usurpateur. L'armée trahit. La jeunesse acclame le tyran. Les villes lui ouvrent leurs portes. Il remonte sur le trône, tandis que le souverain légitime, accompagné d'un petit nombre de sujets fidèles, reprend tristement le chemin de l'exil.

Si je ne me trompe, cher ami, cette ancienne histoire explique assez bien le comment que vous cherchez. Méditez-la, faites la lire à vos voisins. Dites-leur, cent fois le jour s'il le faut, que **l'enseignement est une semaille, et qu'on récolte inévitablement ce qu'on sème.** Afin d'appliquer cette vérité aux circonstances actuelles, vous pouvez ajouter les aphorismes suivants :

La Révolution est un principe, une idée, un ensemble d'idées.

La transmission d'un principe, d'une idée, d'un ensemble d'idées se fait par l'enseignement. C'est donc l'enseignement, pris dans son acception la plus large, qui a fait la Révolution.

Ce que l'enseignement a fait, l'enseignement seul peut le défaire.

Le catholicisme seul est la négation adéquate de la Révolution.

Si l'Europe a un avenir de paix et de bonheur, elle le devra AU CATHOLICISME APPLIQUE A TOUT, plus intimement que jamais.

Il serait puéril de prétendre appliquer intimement le catholicisme à la société, en continuant un système d'enseignement qui, s'il n'a pas appliqué le paganisme à l'Europe, n'a du moins pas empêché de le lui appliquer, au point de la gangrener jusqu'aux os et de la conduire à l'agonie.

Si les catholiques prennent au grand sérieux ces vérités élémentaires, s'ils en font la règle invariable de leur conduite, ils auront rempli le plus grand des devoirs imposés par les circonstances. Je le sais, **il est tard** pour cela comme pour le reste. Si, au lieu d'être écartée comme un débat inutile, dangereux, intempestif, la question capitale du paganisme dans

l'éducation des peuples chrétiens avait été, lorsqu'elle s'est produite, prise au sérieux et la réforme résolument appliquée, en serions-nous où nous en sommes ?

Combien d'erreurs eussent été prévenues, de fausses admirations éteintes, d'idées vraies semées dans la société, en d'autres termes, combien d'éléments de restauration préparés ! Dans le cataclysme que tout le monde redoute, nous apercevons une planche de salut qui nous manque. Déjà on verrait s'élever, pour servir de point d'appui à l'ordre ébranlé et de pierre d'attente à l'avenir, une génération bien différente de celle qui, au nom des souvenirs païens, bouleverse aujourd'hui l'Italie et, à défaut d'hymnes à Jupiter, s'en va dans les églises de Rome, chanter des *Te Deum*, en l'honneur de Mazzini et de Garibaldi.

Quoi qu'il en soit, **il est toujours temps de se repentir et toujours beau d'embrasser la vérité lorsqu'on la connaît. A tous les points de vue, le salut est à ce prix : *Veritas liberabit vos.***

Tout à vous.

CONSOLATIONS

LETTRE XIV

CHER AMI,

Vous êtes inquiet de savoir comment je pourrai justifier le titre de ma lettre. Parler de consolations aux catholiques, lorsque tout semble pour eux un sujet de profonde tristesse, vous semble difficile. Dans tous les cas, vous craignez que les joies annoncées ne soient plus imaginaires que réelles. Jugez-en vous-même. Souvenez-vous seulement, sur le tribunal où vous allez siéger, que vous êtes catholique et que je m'adresse à des catholiques.

Quoi qu'en disent aujourd'hui, je ne sais quels anthropologues, l'homme est autre chose qu'une brute. Il ne vit pas seulement d'aliments grossiers ; **il vit de vérité** La vérité est pour lui son pain, son vin, sa vie, son trésor. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, il la demande, il la cherche. Heureux s'il la possède ; malheureux et désespéré, s'il meurt sans l'avoir trouvée. Voilà pourquoi le premier bonheur des saints dans le ciel est de contempler **Dieu, la vérité même**, dans tout l'éclat de Sa lumière ; et **la première consolation de l'homme ici-bas est de voir la vérité**, aussi clairement que le permet sa condition terrestre. Les vérités qui ont le privilège de lui procurer les consolations les plus douces, sont les vérités religieuses. Il en est trois surtout que je vais vous signaler.

La première, que Dieu est infallible dans Ses paroles. La seconde, que la société humaine n'est pas abandonnée au hasard. La troisième, que l'Eglise catholique est bien l'épouse unique, toujours fidèle et toujours féconde du Dieu du Calvaire.

Pourquoi dis-je que ces vérités sont consolantes entre toutes ? Parce que **le chrétien qui les possède peut se passer de tout le reste**. Elles sont sa fortune, sa boussole, son ancre au milieu des tempêtes. Or, de nos jours, vous me l'accorderez sans peine, ces vérités capitales ont singulièrement baissé parmi les hommes.

Qu'est-ce que Dieu ? Pour plusieurs, c'est un mot. Pour d'autres, c'est le mal. Pour la multitude, Dieu est une espèce de vieux monarque détrôné, qu'on peut impunément oublier, braver, insulter. Qu'est-ce que la société ? Un navire sans pilote qui vogue au gré des vents ; une arène brûlante où le pouvoir, la richesse, les honneurs, sont le prix du plus fort et du plus adroit ; un édifice de fabrique humaine que l'homme irresponsable arrange à son gré. Qu'est-ce que l'Eglise ? Une institution qui a fait son temps ; un obstacle plutôt qu'un moyen ; une femme décrépite qui n'a plus de lait à donner.

Tels sont les outrages qu'on se permet, à journée faite, en paroles et en actions. Puis on se retourne vers les catholiques et on leur demande avec ironie : « Où est votre Dieu ? Où sont les lois sociales dont vous parlez ? Qu'est-ce que votre Eglise ? » S'il y a pour nous une torture, n'est-ce pas d'entendre ainsi bafouer tout ce que nous respectons, tout ce que nous croyons, tout ce que nous aimons ? Quoi de plus désirable que de voir Dieu notre père et l'Eglise notre mère, vengés avec éclat ! Eh bien, cette **vengeance éclatante** sort des événements qui se préparent et déjà s'accomplissent.

Comment cela ? Si l'homme que vous aimez le plus au monde, vous avait annoncé, il y a vingt ans, une série de faits, au-dessus de toutes les prévisions humaines, n'est-il pas vrai qu'en voyant tous ces faits imprévoyables, littéralement accomplis, votre confiance serait gagnée, votre affection ravie, heureux et fier d'avoir pour ami un homme inspiré de Dieu, un prophète de premier ordre ? Or, il y a, non pas vingt ans, mais **vingt siècles**, que l'objet de toutes nos affections, **le Fils de Dieu**, venu parmi les hommes, **nous a prédit ce que nous voyons**.

Ne nous a-t-il pas dit et fait dire : « Un jour viendra où il y aura à peine de la foi sur la terre. Redevenus semblables aux contemporains du déluge, ennemis de la vérité, avides de fables et de mensonges, les hommes ne songeront plus qu'à leurs corps. Boire, manger, bâtir, se marier, vendre et acheter : telle sera leur unique occupation. Dieu, l'âme, l'éternité ne seront plus rien pour eux.

« Pour vous, ces derniers jours seront des temps périlleux : le monde sera peuplé d'hommes égoïstes, cupides, arrogants, superbes, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, souillés de crimes, dénaturés, ennemis de la paix, calomnieux, intempérants, cruels, sans affection, traîtres, insolents, fiers, aimant les voluptés plus que Dieu, et montrant les apparences de la vertu sans en avoir la réalité ».

N'est-ce pas là un tableau d'après nature ? De tous ces traits, quel est celui qui ne s'applique pas au monde actuel, pris dans sa généralité ; et cela avec une vérité qui ne convient à aucune autre époque ? Je le sais : dans tous les temps il y eut des erreurs et des crimes ; mais l'apologie de l'erreur, mais la reconnaissance légale de l'erreur au sein des nations catholiques ; mais le crime sans remords, l'injustice sans restitution, le scandale sans réparation ; mais la théorie du crime, l'apologie du crime, l'orgueil du crime et de tous les crimes ; non seulement la révolte contre Dieu, contre l'Eglise, contre les puissances ; mais la négation systématique de l'autorité de Dieu, de l'Eglise et des rois ; mais la théorie de la révolte, l'apologie de la révolte, l'orgueil de la révolte, la consécration légale du principe même de toute révolte : c'est ce qu'on ne trouve que dans le monde actuel, et ce qui fait le caractère propre de sa perversité.

Voilà, mon ami, ce qui a été vu et prédit, il y a deux mille ans. Quoi de plus incroyable qu'une pareille prophétie ? Quoi de plus divin qu'une pareille vue ? Combien de mystères il a fallu percer avant d'arriver à celui-là ! A l'époque où ces pa-

roles sortaient de la bouche du Fils de Dieu et de Ses envoyés, le monde n'était pas encore chrétien. Pour les vérifier, il fallait d'abord qu'il le devînt, ce qui paraissait impossible ; il fallait qu'il le restât longtemps, ce qui était imprévisible. Mais ce qui paraissait le plus imprévisible et le plus impossible, c'est qu'un jour le monde oublierait le monstrueux esclavage, la dégradation profonde, les lamentables misères dont le christianisme l'avait tiré ; qu'il foulerait aux pieds le sang du Calvaire, prix de son rachat; qu'il prendrait à dégoût les libertés, les lumières, le bonheur dus à l'Évangile ; qu'il rappellerait avec ardeur son antique tyran et chasserait son bienfaiteur, en l'accablant d'outrages et en lui criant : Nous ne voulons plus que tu règues sur nous !

Je le répète, quoi de plus **incroyable** ! Et pourtant l'incroyable est sous nos yeux. Notre-Seigneur a donc bien vu ; Il a vu ce que nul œil humain ne pouvait pénétrer. Envisagé de la sorte, le spectacle du monde actuel, si affligeant qu'il puisse être, me console et me ravit. Mieux que tous les raisonnements, il démontre ma foi, en démontrant la divinité de son auteur.

Vienne maintenant l'impie demander au catholique : Où est ton Dieu ? Le catholique lui répondra : Mon Dieu ! Il est ici. Il te voit, Il t'entend, Il te jugera toi et tes pareils. Il y a deux mille ans qu'Il a buriné votre portrait et annoncé tout ce que vous dites et tout ce que vous faites, même vos infamies cachées. Les astres du firmament me racontent Sa gloire avec moins d'éloquence que vos crimes et vos blasphèmes, sans exemple et sans nom, ne me révèlent Sa prescience infinie. Je vous vois : je crois.

Même consolation pour nous, mon cher ami, dans les révolutions qui bouleversent le monde actuel. Pas plus que l'homme, la société ne s'est faite elle-même. Création divine, elle existe en vertu de lois fondamentales qui ne sont pas son ouvrage. Vivre et prospérer, si elle les observe ; dégénérer et périr, si elle les viole : telle est l'alternative à laquelle elle ne peut se soustraire. Toutes les lois, divinement données aux sociétés humaines, se résument dans une seule. Il leur a été dit : «Comme l'homme lui-même dont vous n'êtes que le développement, vous êtes créées et mises au monde pour connaître Dieu, L'aimer, Le servir et par là arriver au bonheur».

A cette loi le divin législateur a donné une sanction, non moins certaine que la loi. Il a dit : «On récolte ce qu'on sème. La justice élève les nations, le péché les rend malheureuses. Toute nation, tout royaume qui refuse de Me servir périra. Si le Seigneur ne garde pas la cité, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent. Je suis le Roi immortel des siècles; les rois ne sont que Mes ministres. Tous Me doivent obéissance et fidélité, comme des vassaux à leur suzerain. S'ils osent se révolter contre Moi, je les briserai comme des vases de terre. Hier au faite de la puissance, vous les chercherez demain et ils ne seront plus. Avec eux périront leurs œuvres et les sociétés qu'ils auront voulu fonder sans Moi, loin de Moi, malgré Moi».

Telle est **la grande charte de l'humanité**. Où sont aujourd'hui les gouvernements et les peuples qui s'en souviennent ? Que le catholique se garde bien de la rappeler, on lui répondrait par des blasphèmes. «Notre parole est à nous; nous sommes le droit. Nous dirons, nous ferons, nous ordonnerons, nous défendrons, suivant notre bon plaisir; nous ne relevons de personne». Voilà ce qui se dit depuis longtemps, sur tous les tons et dans toutes les langues.

En voyant la prospérité des rebelles, le catholique lui-même est tenté de se demander où sont les lois divines des sociétés. Lois et sanction semblent s'obscurcir à ses yeux. Qu'il se rassure et se console. Voici les ténèbres qui se dissipent. **La base divine des sociétés va reparaître**. Pour qui sait voir, elle reparaît déjà environnée d'un éclat inconnu.

Regardez vous-même, cher ami, quel spectacle présente l'Europe actuelle ? Plus de révolutions, et de révolutions sociales dans un an, qu'autrefois dans un siècle. Les peuples jouant avec les couronnes des rois, comme les enfants avec des hochets. Depuis soixante-dix ans, trente-neuf trônes tombés ; vingt-deux dynasties exilées, voyageant à pied sur tous les chemins de l'Europe. Vingt-cinq chartes et constitutions acclamées, jurées et déchirées. Les formes gouvernementales les plus opposées, se succédant comme les feuilles sur les arbres, ou comme les habits d'Arlequin sur le dos de l'histrion. Le monde sur un volcan, et tous ceux qu'on appelle encore princes, rois, empereurs, ballottés et chancelants sur leurs trônes, comme le matelot au sommet du navire pendant la tempête.

Pour rétrécir l'horizon, voyez ce qui se passe aujourd'hui en Italie, à Naples surtout. Un flibustier entreprend la conquête d'un royaume de dix millions d'âmes, une cravache à la main. Jusques à Capoue, Garibaldi n'accuse que huit morts et trente-cinq blessés. Il arrive dans la capitale. Tandis que la fidélité se réfugie chez les femmes et les paysans, voilà tout un peuple de généraux, d'officiers de terre et de mer, d'administrateurs, de nobles, de lettrés, tous élevés depuis quarante ans par des religieux et des prêtres, qui courent à la trahison comme on court à la gloire. Devant la défection universelle, le roi fuit, la monarchie s'écroule, la nation est rayée du nombre des nations, pour devenir un proconsulat de je ne sais quel nouvel empire.

L'Europe entière, et nous les premiers avons rougi pour Naples. Ne soyons pas trop fiers. Qu'avons-nous fait chez nous, il y a quelques années, et quel spectacle avons-nous donné au monde ? En 1848, deux cent cinquante démocrates renversent en quelques heures la monarchie française. Huit jours après, trente-six millions d'hommes étaient à leurs genoux ! Là, en est l'Espagne; là, en est l'Europe. Qu'est-ce donc que l'Europe ? Vous l'avez dit vous-même : une planche pourrie qu'un coup de pied suffit pour faire tomber en poussière.

Or, l'Europe est ce qu'on l'a faite. Que disent au catholique ces agitations perpétuelles, ces hontes incroyables, ces catastrophes soudaines. Elles lui en disent plus sur l'inanité des sociétés, faites de main d'homme, et sur l'évidence des lois divines que tous les livres de philosophie politique.

Pour lui, **ces oscillations incessantes sont la preuve matérielle que l'Europe moderne est une aiguille aimantée qui a perdu le pôle**.

Pour lui, ces **hontes incroyables** sont le résultat naturel d'une éducation qui n'arme contre rien, et le juste châtiment d'une société opiniâtrement infidèle à cette loi divine : «Ce que l'homme aura semé il le récoltera». **Une seule chose arme l'homme contre le mal, c'est la Religion**. A l'heure des grandes luttes du devoir contre l'intérêt, de l'honneur contre la félonie, **seule la Religion inspire les sublimes dévouements, les héroïques fidélités. Pour armer l'homme, la Religion doit être l'âme de son âme : elle ne le sera jamais que par l'éducation**.

L'Europe a fermé les yeux à ces vérités élémentaires, et les oreilles aux paroles du chef de l'Église. Pie IX lui-même a

dit : «Le grand levier de la Révolution, qui met aujourd'hui la papauté en péril, c'est l'admiration pour l'antiquité païenne». Reste à savoir comment, après dix-huit siècles, cette admiration fanatique se trouve toute vivante, au centre même du catholicisme, dans des générations exclusivement catholiques et élevées exclusivement par le clergé catholique. Malgré ce solennel avertissement, malgré les terribles leçons de l'expérience, la connaissance du mal et l'imminence du danger, on a continué et on continue de donner, pendant dix ans, à la jeunesse italienne, française, européenne, pour modèles et pour maîtres, les auteurs, qu'on ose appeler du siècle d'or : c'est-à-dire les panégyristes éternels de l'antiquité païenne, du vieux Brutus, des vieilles institutions, en un mot, de la vieille gloire de Rome païenne.

Ainsi, contempteur obstiné des lois de la Providence, le monde actuel sème l'ivraie à pleines mains, avec la prétention, au moyen d'une certaine culture dont il croit avoir le secret, de transformer la nature des choses et de récolter du bon grain. Tentative insensée autant que coupable ! Il est puni par où il pêche. Les générations qu'il a empoisonnées lui rendent ce qu'elles ont reçu. Elles chassent leurs maîtres, détrônent les rois, renversent de fond en comble un ordre de choses qui n'est pas celui qu'on leur a fait admirer.

En attendant le jour solennel où **Dieu rendra à chacun suivant ses œuvres**, ces malheureuses victimes d'une éducation funeste appellent sur les gouvernements et sur les maîtres, auteurs et fauteurs de cette éducation, les **anathèmes** et les **châtiments** dont on les frappe.

En exil, dans les prisons et jusqu'au pied de l'échafaud, où les conduisent de coupables aberrations, elles disent comme Ruffini, Gallenga, Mélégarì, Orsini et tous les révolutionnaires qui ont révélé la cause de leurs égarements : «**Les deux foyers des idées républicaines en Europe sont les collèges et les sociétés secrètes.** Il est très vrai, **nous sommes révolutionnaires et démocrates.** C'est de nos rangs que sortent les assassins des rois. Mais à qui la faute ? **Nous sommes ce qu'on nous a faits ; et ce sont nos maîtres qui nous ont faits ce que nous sommes.** C'est au collège, parmi les républicains et les régicides de l'antiquité, avec qui vous nous faites passer notre jeunesse, que nous avons puisé notre enthousiasme pour la vieille Rome et notre haine pour les rois. Frappez-nous, proscrivez-nous; mais si voulez être justes, après avoir fait le procès aux assassins, faites-le à ceux qui les élèvent» (Paroles textuelles des Révolutionnaires italiens aujourd'hui aux portes de Rome. Voir *l'Opinione* du 2 janvier 1858).

Quant à ces coups de foudre réitérés, qui brisent en un clin d'œil les monarchies les plus anciennes, les institutions en apparence les plus fortes, c'est pour le catholique la justice de Dieu qui passe. C'est le souverain Législateur qui venge Ses lois; qui confond les ouvriers de Babel ; et qui, dépouillant de leurs vains oripeaux les nations coupables, donne leur nudité en spectacle au monde. Sans doute il est loin d'applaudir au mal ; mais il se réjouit de voir sa foi affermie et la Providence démontrée. **Le manœuvre peut être coupable : l'ouvrage est divin.**

Lorsque Nabuchodonosor mettait la Judée à feu et à sang, qu'il saccageait Jérusalem, profanait les vases du sanctuaire, égorgait les prêtres, emmenait captif le peuple de Dieu, et des ruines sanglantes qu'il avait amoncelées, faisait un piédestal à son orgueil, son œuvre était satanique. Il n'en est pas moins vrai que Nabuchodonosor était **l'instrument de la justice divine.** Entre ses mains le glaive vengeur brillait avec tant d'éclat, qu'il forçait les Juifs eux-mêmes à s'écrier : «Vous êtes juste, Seigneur ! nous avons violé Vos lois ; Vous nous traitez comme nous le méritons».

Le même raisonnement s'applique aux Nabuchodonosors de tous les siècles. Afin de révéler Sa providence dans le gouvernement des sociétés, **Dieu arme l'iniquité des uns pour punir l'iniquité des autres. Plus l'instrument est faible et le châtement terrible, plus l'action d'en haut devient manifeste.**

Quand, après une journée de lourdes chaleurs, Dieu veut rafraîchir l'atmosphère et lui rendre sa transparence, Il appelle la tempête. En un clin d'œil, sa mission est remplie. L'air est purifié, la nature bouleversée. On voit à nu les fondements des édifices renversés, les racines des arbres arrachés. Telles sont les révolutions dans l'ordre moral.

Lorsque les grandes vérités, bases de l'ordre universel, sont obscurcies par les passions, dénaturées par le sophisme au point d'être presque comme si elles n'étaient pas, le Tout-Puissant se lève dans Sa colère. Il ébranle les sociétés, déracine les empires et montre à nu les **fondements éternels** que Sa main leur a donnés. Du sein des ruines, la vérité brille d'un éclat nouveau, consolant pour les bons et formidable aux méchants.

Dans les jours d'incertitudes et de ténèbres où nous vivons, cette démonstration solennelle de la Providence est la seconde et très réelle consolation des chrétiens. Il en est d'autres que je vous enverrai par le prochain courrier.

Tout à vous.

LETTRE XV

CHER AMI,

La **prescience divine** de Notre-Seigneur, la Providence, qui gouverne les sociétés, prouvées jusqu'à l'évidence par le double déluge d'iniquités qui souillent les nations modernes et de catastrophes dont elles sont frappées, voilà, mon ami, les deux premières et très solides consolations du catholique de nos jours.

Il en est une troisième, plus grande encore.

Savoir que notre Mère bien-aimée, **l'Église romaine, est l'épouse unique, toujours fidèle et toujours féconde du Dieu du Calvaire** ; savoir cela de science certaine, sans avoir besoin de recourir ni aux livres ni aux docteurs ; le voir de ses yeux, comme on voit le soleil : telle est aujourd'hui notre suprême consolation.

Le catholique la doit au déluge de persécutions dirigées contre le Saint-Siège. «O Vous, dont la sagesse égale la bonté, peut-il s'écrier avec le prophète, Seigneur, Vous avez proportionné Vos consolations à la multitude de mes douleurs. Ma mère est outragée. Je pleure avec elle ; mais je surabonde de joie au milieu de ses tribulations».

Vous me demandez de quelle manière je l'entends. Et moi, je vous demande, mon ami, comment vous entendez les paroles prononcées, il y a dix-huit siècles, sur votre mère et la mienne ? «Si vous étiez de la cité de Satan, la cité de Satan vous aimerait ; mais parce que vous n'êtes pas de la cité de Satan, la cité de Salan vous détestera. Vous serez un objet éternel de haine à cause de Moi. Ils vous persécuteront, vous dépouilleront, vous traduiront devant les tribunaux, vous abreuveront d'opprobres, vous poursuivront d'injures et de calomnies à cause de Mon nom. Ils en viendront jusqu'à dire et à faire croire qu'en vous mettant à mort, ils servent les intérêts de la paix, de la liberté, de la justice, la cause de

Dieu Lui-même».

Les siècles passeront, les hommes et les empires passeront, les cieux et la terre passeront ; mais ces paroles ne passeront pas. S'étendant à toute la durée du monde, elles s'accompliront tant que l'Église restera dans le monde. Or, elle y restera jusqu'à ce qu'elle ait recueilli le dernier souffle du dernier des élus.

Que promet à Son épouse le Dieu de la Crèche et de la Croix ? Une **couronne d'épines** ; une couronne qui lui sera donnée, parce qu'elle est Son épouse, la mère de Ses enfants, la dépositaire de Sa doctrine. Ce diadème de douleurs n'est promis qu'à elle. Dans tous les lieux, à travers tous les siècles, il la distinguera des sectes menteuses dont aucune ne pourra l'usurper. Tant qu'elle restera fidèle, jamais il ne désertera son front virginal.

«Nous comprenons, s'écriait avec transport, il y a seize cents ans, l'illustre évêque de Carthage, saint Cyprien, nous pénétrons clairement les salutaires desseins de la Majesté divine dans les persécutions. **Pour confondre les hérétiques, Dieu montre quelle est l'Église ; quel est l'évêque unique, choisi par l'ordre divin ; quels sont les prêtres, unis à l'évêque par l'honneur sacerdotal ; quel est le vrai peuple uni à Jésus-Christ et le troupeau du Seigneur lié par la charité ; quels sont ceux que l'ennemi attaque, et quels sont, au contraire, ceux qu'il épargne. L'ennemi de Jésus-Christ n'attaque que les camps de Jésus-Christ ; il ne persécute que Ses soldats. Quant aux hérétiques, déjà devenus siens, il les laisse tranquilles. Son unique soin est de terrasser ceux qui sont encore debout**». (*Ad Lucium*, ep. 58).

Quand, après dix-huit siècles de combats incessants, le catholique voit la même préférence, réservée exclusivement à l'Église romaine ; quand il voit reparaître pour sa mère les jours de son enfance ; quand il voit le monde d'aujourd'hui, les rois, les empereurs et les peuples prendre son dos pour une enclume et forger dessus, comme le monde d'autrefois ; quand il entend les mêmes injures, les mêmes calomnies, les mêmes desseins, les mêmes hypocrisies, les mêmes violences ; en un mot, quand il aperçoit aux lèvres de sa vénérable mère, la même coupe d'amertume dont elle fut abreuvée dans son berceau, il voit aussi briller sur sa tête, d'une splendeur toujours ancienne et toujours nouvelle, le diadème des douleurs, signe incommunicable de son incorruptible fidélité.

Avec quelle tendresse il embrasse cette mère auguste et chérie ! Avec quel noble sentiment d'orgueil il se dit : Je suis **son fils ; le fils de la véritable épouse** ! Arrière les sophismes de l'impiété¹ ; arrière les scandales et les défaillances des faux frères ; arrière les menaces de la tyrannie : je suis le fils de ma mère et le possesseur de la vérité. **Possesseur de la vérité ! de cette vérité qui demeure éternellement, qui éclaire le présent et assure l'avenir !**

Croyez-vous, cher ami, qu'il y ait dans les temps mauvais où nous sommes, une consolation comparable à celle-là ? Pour moi je n'en connais ni de supérieure ni d'égale, excepté celle de savoir que les puissances du mal ne prévaudront point contre l'Église ; qu'elle usera ses ennemis, comme la lime use le fer ; qu'il ne tombera pas un cheveu de notre tête, sans la permission du Père tout-puissant qui veille sur nous ; qui est à nos côtés pendant la tribulation ; qui compte chacune de nos douleurs et qui parlera par notre bouche devant les tribunaux persécuteurs de notre foi.

Telles sont les **consolations fondamentales** du catholique dans les circonstances actuelles. S'il n'en est pas de plus douces, il n'en est pas de plus fécondes. Le calme au milieu de la tempête, la fermeté de caractère, la grandeur d'âme, la fidélité à toute épreuve, le noble sacrifice, la douce résignation du confesseur et, s'il le faut, le courage héroïque du martyr : en un mot, tout ce qui honore l'homme et sanctifie le chrétien sort de là, comme le fruit de l'arbre ; et le parfum de la fleur.

Ces consolations, me dites-vous, seraient sans mélange, si ce n'était la pensée des **souffrances réservées aux bons et des défections**, peut-être nombreuses, qui sont à redouter.

Nous sommes catholiques, raisonnons en catholiques. Si l'or pouvait parler, il se réjouirait d'être mis dans le creuset. Où perd-il l'alliage grossier qui le déshonore ? Où acquiert-il la valeur qui fait son prix et l'éclat éblouissant dont il charme les yeux ? Or immortel destiné à briller comme les astres du firmament dans la cour du grand Roi, ne faut-il pas que le chrétien soit **purifié** ? N'est-ce pas son intérêt de l'être **ici-bas**, plutôt qu'ailleurs ? Le Maître et le Modèle des élus, n'a-t-il pas tressailli de joie à la vue de Sa croix ? Que sont d'ailleurs les tribulations du temps, comparées aux délices de l'éternité ?

Et puis, n'est-il pas nécessaire que la Mère des héros, l'Église catholique, montre à tous les siècles son éternelle fécondité ? Ne faut-il pas qu'elle fasse pâlir toutes **les fausses vertus**, devant les vertus de ses enfants ? Qui accomplira ces miracles, sinon la souffrance des bons ? Aujourd'hui plus que jamais ces miracles ne sont-ils pas nécessaires ?

Quand, avec l'œil de la foi, nous considérons la face du monde chrétien, qu'apercevons-nous ? **Des millions d'âmes baptisées qui vivent, comme si elles ne l'étaient pas : d'autres millions de demi chrétiens dont la tiédeur provoque le dégoût ; race dégénérée, à la foi languissante, au zèle attiédi, aux mœurs amollies, aux pensées frivoles, aux habitudes sensuelles et égoïstes ; roseaux fluctuants à tous les vents des tentations de l'esprit et du cœur ; boiteux éternels qui ont toujours un pied dans le bien et l'autre dans le mal ; au milieu de tout cela, à peine un petit nombre de chrétiens vraiment dignes de ce grand nom.** Était-ce donc la peine que le Fils de Dieu descendît du ciel et répandît Son sang, pour obtenir un pareil résultat ?

A ce spectacle un **ennui mortel** saisit le cœur. La vie vous pèse et on aspire, ou à sortir du monde, ou à voir renouveler la face de la terre. A la tribulation est réservé ce prodige. Comme la foudre déchire la nue, **l'épreuve déchire le lin-cueil d'indifférence dans lequel le chrétien est enveloppé. Elle réveille les endormis, elle ressuscite les morts.** Les préoccupations terrestres, l'amour du luxe et du bien-être, toute cette **fascination de la bagatelle** qui amuse, qui séduit et qui perd, fait place à de graves pensées. Le chrétien rentre en lui-même ; et tels se seraient perdus dans le calme de

¹ On nous écrit de Londres, qu'en ce moment les protestants anglais battent des mains, à chaque nouvelle humiliation de l'Église romaine. Qu'ils se tranquillisent, il n'en arrivera jamais autant à la leur. Pauvres gens ! qui ne savent même plus lire la Bible et qui se réjouissent de ce qui fait notre gloire et leur honte. N'est-il pas écrit que le Christ doit souffrir pour entrer dans Sa gloire ? Ici-bas la véritable Église n'est-elle pas la personne continuée de Jésus-Christ ? Peut-elle arriver au terme de son pèlerinage, autrement que par les persécutions ?

la paix, qui se sauvent par les dangers, les privations et les fatigues de la guerre.

C'est alors que **les âmes se retrempe** et qu'on voit apparaître des **hommes d'une vertu héroïque**, qui servent de **modèles** aux générations futures et de **démonstration vivante à la vérité de l'Eglise catholique**. Il en fut ainsi à toutes les époques : la nôtre ne fait pas exception. Sans la persécution dirigée contre le Saint-Siège, le monde aurait-il été témoin d'un des plus beaux spectacles qu'il ait jamais contemplés ?

De nouveaux Machabées, à la fleur de l'âge, se levant pour défendre la terre sacrée d'Israël ; abandonnant leur famille et leur patrie, renonçant à toutes les espérances d'ici-bas ; luttant, malgré leur petit nombre, contre des forces écrasantes, et, bien qu'assassinés et trahis, faisant des prodiges de valeur, jusqu'à ce que, tombant en héros, ils honorent l'Eglise et l'humanité elle-même, par une mort plus glorieuse que leur vie : est-il un cœur si froid qui n'ait battu à ce spectacle ? Ah ! en même temps qu'ils rendent fier d'être catholique, de pareils miracles consolent de bien des douleurs.

Vous craignez les **défections** : elles sont tristes sans doute. Néanmoins elles ont aussi leur **côté consolant**. Écoutez nos ancêtres. «L'Eglise est une aire, dit saint Chrysostome. Là, nous devons être battus et vannés. Quand le grain est plein, il sort de son enveloppe dès qu'il est légèrement battu. S'il est petit et maigre, il en sort plus difficilement. Vide, il n'en sort pas du tout; il reste dans l'enveloppe pour être jeté au feu avec la paille. Ainsi tous les hommes sont renfermés dans leurs affections terrestres comme dans de la paille. **Celui qui est sincèrement vertueux, à la moindre tribulation sort de ses affections grossières et se porte vers Dieu**. S'il est un peu infidèle, il ne le fait qu'après de grandes tribulations. S'il est tout à fait infidèle et vide, on a beau le battre : il ne quitte pas sa vie coupable et finit par être jeté hors de l'aire avec les infidèles». (In Matth., c. III).

La **séparation des vrais et des faux chrétiens** nous importe beaucoup plus, que le triage du bon et du mauvais grain n'importe au laboureur. En rejetant du sein de l'Eglise les membres qui la déshonorent, elle fait taire les méchants et éloigne du bercail les **brebis galeuses** qui pouvaient infecter les bonnes. Quant aux vrais justes, la persécution en fait tomber beaucoup moins qu'on ne pense. **Tous ceux qui paraissent justes ne le sont pas : l'épreuve manifeste la vérité**. «Que personne ne croie que les bons puissent se séparer de l'Eglise. Personne ne se livre aux hérétiques que le pécheur. **Les hérésies ont beaucoup de force contre ceux dont la foi n'est pas forte**. Il est bien rare que ceux qui se seraient sauvés dans l'Église, soient entraînés par l'épreuve jusqu'à périr hors de l'Église».

Ainsi parlent, d'après leur expérience personnelle, saint Cyprien, Tertullien, saint Augustin (*De unit. Eccl., Præscript., c. II ; De ver. Relig., C. VIII, et Ps. X*). **Il est donc faux que beaucoup de ceux qui se seraient sauvés sans la persécution, se perdent dans la persécution**. Ordinairement la persécution surprend l'Église dans le temps où les mœurs des catholiques sont si mauvaises, qu'un **petit nombre** se sauveraient en restant dans l'Église (Muzarelli, *Tribul. de l'Église*, p. 18).

Ce n'est pas tout, le Dieu qui sait tirer le bien du mal, fait sortir des chutes elles-mêmes d'ineffables consolations. Tous ceux qui ont eu le malheur de faiblir, ne persévèrent pas dans leur lâcheté. Il en est qui, au plus fort du combat, **s'arrachent à l'apostasie**. Tourmentés hors de l'Église par les remords déchirants de leur conscience, plus qu'ils ne l'ont été dans l'Église par les menaces de ses ennemis, ils reconnaissent leur faute, rendent par leur **retour** un éclatant témoignage à la vérité et renouvellent pour l'Église toutes les joies du festin où le père du prodigue reçut son fils pénitent.

Si le soldat, un instant infidèle, procure à l'Église de si douces consolations, comprenez le bonheur dont l'enivre celui qui n'a jamais déserté son drapeau ; qui l'a défendu avec intrépidité sur vingt champs de bataille et qui revient tout couvert de glorieuses blessures. Avec quel orgueil maternel, l'Église le montre à ses amis et à ses ennemis ! Les paroles lui manquent pour exprimer sa joie.

Écoutez ce qu'elle disait, il y a seize siècles, par l'organe de saint Cyprien. «Enfin, le voilà ce jour si désiré. Aux affreuses ténèbres d'une longue nuit, succède la lumière divine. Avec quelle joie nous voyons les confesseurs qui se sont signalés par leur foi ! Nous ne pouvons nous lasser de les baiser, de les serrer dans nos bras. Vous avez vaincu le monde ; vous avez offert un glorieux spectacle aux anges ; vous avez donné l'exemple aux races futures. Ces mains vénérables ont résisté aux sacrifices sacrilèges ; ces lèvres sanctifiées par le corps et le sang du Seigneur, n'ont pas voulu être profanées par les restes des idoles. Votre front sans tache n'a pas souffert que le signe du démon reposât où Dieu a gravé Son image : il s'est réservé pour la couronne immortelle.

«Avec quelle allégresse l'Eglise vous reçoit dans son sein au retour du combat ! Quel bonheur elle trouve à vous ouvrir ses portes, pour que vous entriez avec les trophées remportés sur les ennemis vaincus ! Les **femmes** aussi participent au triomphe. En combattant elles **ont vaincu deux ennemis : le monde et leur faiblesse**. Jeunes vierges, tendres enfants dont la vertu a surpassé l'âge, vous revenez avec une double moisson de gloire. Vous êtes la joie d'Israël, l'honneur de l'Eglise : votre gloire est la gloire de tout le peuple». (*De lapsis*).

Telle est donc la persécution dans ses résultats providentiels : **TOUJOURS ELLE RAJEUNIT L'EGLISE**. De là ces transports d'allégresse maternelle et ces hymnes de triomphe. Ses plus beaux cantiques, elle ne les chante qu'après les grandes batailles : la paix ne les entend pas. Puisqu'il en est ainsi et que les joies de l'Eglise doivent être nos joies, comme ses douleurs sont nos douleurs, vous voyez, mon cher ami, que les catholiques du dix-neuvième siècle peuvent supporter le présent avec courage et attendre l'avenir avec tranquillité.

Deux choses seulement leur sont demandées : **la fidélité à leurs devoirs et la confiance en Celui qui a dit : «Tous les cheveux de votre tête sont comptés ; il n'en tombera pas un sans la permission de votre Père céleste»**. Avec cela, **le chrétien peut souffrir, il peut mourir. La souffrance pour lui n'est pas un mal, c'est un gain ; la mort n'est pas une défaite, c'est un triomphe** : *Evangelium tenens et præcepta custodiens, occidi potest, vines non potest*.

Tout à vous.

PARIS, 23 novembre, fête de saint Clément, pape et martyr.